

déformés par l'étymologie populaire, d'après *gutta* et *guttur*. Mot de rituel, non attesté dans les textes. Sans doute du gr. *κόθων* en passant par un intermédiaire étrusque, *qutun* : le rapprochement avec *guttur* peut avoir été favorisé par la fréquence de la finale *-rn-* en étrusque.

cyathus, -i m. : coupe, vase à boire. Emprunt ancien (Plt.) au grec *κύαθος*, de caractère populaire. On trouve à basse époque les graphies *quiatius*, *cutatus*, *quatius*, dont dérive sans doute *cattia*, attesté dans les gloses, GGL I 521, 54, et demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 2434, et *cyathina*, 2433. — Dénominateur : *cyathissō*, -ās (= *κυαθίζω*), Plt.

cyclamen, -inis n. : cyclamen, plante. Emprunt au gr. *κυκλαμίνον* (-voc), déformé sous l'influence des autres noms de plantes en *-men*, type *grāmen*, *legūmen*, etc. Non attesté avant Pline, qui emploie la forme grecque *cyclaminos*. Calque latin : *orbiculāris*.

cygnus, -i m. : cygne. Emprunt d'abord savant et poétique au gr. *κύκνος*, qui a détrôné *olor* et qui est passé dans les langues romanes sous la forme *cienus*, v. fr. *cisne*; cf. M. L. 2435, *cygnos* et *cycinus*. Attesté depuis Lucrèce et Cicéron, qui en a deux exemples, mais sans doute plus ancien, comme le prouve l'emploi proverbial : *quid enim contendat hirundo cygnis*, Lucr. 3, 7.

Dérivé : *cygneus* (*quigneus*, Gloss.) = *κύκνεα*.

cýdōneum : v. *cōdneum*.

cylindrus, -i m. : cylindre. Emprunt au gr. *κύλινδρος*, effectué par la langue scientifique et par la langue rustique (Caton), où le mot désigne un « rouleau ». Nombre

de formes romanes remontent à **colondra*, c'est-à-dire à une forme influencée par *columna*, cf. Serv., G. 1, 178, *cylindro* : i. e. *lapide tereti in modum columnae*, et les gloses, où *cylindrus* est expliqué par *semicolumnium*, M. L. 2437.

Dérivé latin : *cylindrātus*.

cýma, **cūma**, -ae f. : emprunt latinisé (Lucil.), avec changement de genre et passage à la 1^{re} déclinaison, au gr. *κύμα* « *summitas olerum uel arborum* », Isid., Or. 17, 10, 4. Une prononciation *cima* est fréquemment attestée par la graphie; c'est à *cima* que remontent la plupart des formes romanes, M. L. 2438.

cýmatium, **cūmatium**, -i n. : emprunt fait par la langue de l'architecture au gr. *κυμάτιον* « cimaise », M. L. 2439.

cymba : v. *cumba*.

cymbalum, -i n. : cymbale. Emprunt au gr. *κύμβαλον* (Catul., Cic.). M. L. 2441; irl. *cimbal*.

Dérivés : *cymbalissō* (Hemina), -lāris, -lārius.

cymīnum : v. *cumīnum*.

cyparissus : v. *cupressus*.

cyprum : v. *cuprum*.

cytīsus, **cutīsus**, -i f. (*cytīsum* n.; *quītīsus*, Diosc., Schol. Vg. Medic. 10, 7) : cytise. Emprunt au gr. *κύτισος* (attesté depuis Varr.), passé dans les langues hispaniques : esp. *codeso*, et en toscan *citiso*. M. L. 2447.

Le mot grec ne désigne pas notre cytise commun, mais une plante fourragère, sans doute une grande luzerne; cf. Pline, NH 13, 130.

daeruma : v. *lacruma*.

dactylus, -i m. : emprunt au gr. *δάκτυλος* (d'origine sémitique) demeuré dans les langues romanes avec le sens de « datte » (*dactilus*, Apicius) et de « pholade, dail », ainsi appelé « *ab humanorum unguium similitudine* », Pline, 9, 184. M. L. 2457; B. W. s. u.

daeculum, -a : GGL I 84, 91; M. L. 2458. Voir *falx*.

daedalus, -a, -um : -am a *uarietate rerum artificiorumque dictam esse apud Lucretium* (1, 7) *terram, apud Ennium* (Inc. 46) *Mineruum, apud Vergilium* (Aen. 7, 282) *Circen, facile est intellegere, cum Graeci δαιδάλεον significant uariare...*, P. F. 59, 26.

Emprunt poétique (Enn., Lucr., Vg.) au gr. *δαίδαλος* de sens à la fois actif : *natura daedala rerum*, Lucr. 5, 534, et passif : *daedala signa*, id. 5, 145 (= *δαίδαλος*).

daemōn, -ōnis m. : emprunt au gr. *δαίμων*. Varron n'emploie encore que le mot grec : *κακὸς δαίμων*, Men. 539. Latinisé seulement dans Apulée; surtout fréquent dans la langue de l'Église (où il a pris un sens spécial d'« esprit infernal, démon »); c'est ainsi que St Aug. crée *daemonicola*, Ciu. d. 9, 19, et St Jér. *daemoniarius*. Celtique : irl. *demun*, gall. *gevan*. — *Daemoniosus* semble avoir été créé sur le participe grec féminin *δαμονιώσα*, dont la finale aurait été assimilée aux formations suffixales latines en *-sus*; cf. *daemoniacus* à côté de *daemonicus* = gr. *δαμονικός*.

dagnades : *sunt aulum genus quas Aegyptii inter potandum cum coronis deuincire soliti sunt, quae uellicando morsicandoque et canturiendo adsidue non patiuntur dormire potantes*, P. F. 60, 11. Mot étranger? Cf. *δακνίς* ὀρνέου εἶδος, Hes.

daliuum : *supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. Oscorum quoque lingua significat insanum. Santra uero dici putat ipsum, quem Graeci δελαιον, i. e., propter cuius fatuitatem quis misereri debeat*, P. F. 59, 17. Mot d'origine et de sens incertains, non attesté dans les textes.

dalmatica (scil. *uestis*) f. : dalmatique, tunique large à manches longues originaire de Dalmatie. Mot de basse époque (éd. de Diocl.). M. L. 2463 et 2462, *dalmata* « *sabot* » (comme *gallica*).

-**dam** : particule généralisante ou indéfinie, qu'on a dans *qui-dam*; v. *dum*.

dāma : v. *damma*.

damaliō, -ōnis f. : génisse; emprunt latinisé, avec suffixe *-ōn*, au gr. *δάμαλις* (Lampr.). Cf. *dam(m)a*.

damascēna, -ōrum n. pl. : prunes de Damas. Dérivé de *damascus*, transcription du gr. *Δαμασκός*. Attesté à

D

partir de Pline. M. L. 2464. Le nom de la ville, qui était célèbre par la qualité de ses aciers et de ses laines (cf. Thes. Onomasticon III 24, 28-32), est aussi demeuré dans les langues romanes. M. L. 2465, *Damascus*.

Damia, **damiūm** : *sacrificium quod fiebat in aperto in honorem Deae Bonaee, dictum a contrarietate, quod minime esset δαμείσιον, i. e. publicum. Dea quoque ipsa Damia et sacerdos eius damiatrix appellabatur*, P. F. 60, 1. Sans doute emprunt au gr. *Δαμία*, déesse adorée à Épidaure, où elle était associée à *Αδύγητα*, et à Égine, cf. Hdt. 5, 81 et 85; Paus. 2, 30, 4; l'homonymie de *damiūm* et de gr. dorien *δάμιον* (= att. *δήμιον*) doit être fortuite. *Damiatrix* suppose un verbe dénominateur **damiāre* « célébrer le culte de Damia » ou peut avoir été bâti directement sur *damia*, cf. *uindēmia/uindēmiātrix*. Sans exemple dans les textes.

damma (*dāma*), -ae c., mais surtout masculin; féminin dans Hor., C. I 2, 13; le genre masculin a entraîné la création d'une forme *dammus* (*damus*, Not. Tir. 108, 73; cf. M. L. 2466) : daim. Attesté depuis Virgile. Roman. Passé en germanique : v. h. a. *tām*, ags. *dā*; le breton *dem* provient du fr. *daim*. Diminutifs : *dammula* (Apulée, langue de l'Église), *dam(m)ulus*.

Un rapport avec *domāre* n'est pas plausible, à cause du sens. Mot étranger, peut-être celtique; cf. irl. *dam allaid* « cerf » (*dam* signifiant « bœuf », comme gr. *δαμάλης*, -λη). Cf. *damaliō*.

damnum, -i n. : dommage, perte, dépense. S'oppose à *lucrum*, cf. Plt., Cap. 327, *ubi... damnum praestet facere quam lucrum, à incrementum*; s'allie à *sumptus* (Ps. Asc., Verr., p. 175), *iactūra, detrimentum*. En droit, désigne quelquefois les « dommages et intérêts » payés pour une perte matérielle (Loi des XII tables), et par extension l'« amende » (le mot propre est *multa*) ou la peine (*poena*). Quoi qu'on en dise parfois, aucun rapport n'est senti en latin entre *damnum* et *dare*. L'expression *damnum dare* n'est pas une figura etymologica; le sens est « causer un dommage » (s'opposant à *damnum facere* « faire une dépense, une perte », e. g. Plt., Ci. 106, Tru. 228 (*damnum dare*); Ba. 1032, 784, etc.; cf. Thes. V 30, 29 sqq.). Dans Plt., As. 182, *neque ille scit quid det, quid damni faciat*; Tru. 81-82, *eadem postquam alium repperit qui plus daret, | damnosiore meo exinde immouit loco*, l'allitération n'implique pas un rapport étymologique. Il est donc impossible d'appuyer sur les sens et emplois attestés à date historique un rapport entre *dō* et *damnum*. Attesté à toutes les époques; surtout au pluriel chez les poètes. Bien représenté dans les langues romanes, ainsi que *damnāre*, M. L. 2467-2468; B. W. *dam*. (et *dommage*) Alb. *dam*, *dem*.

Dérivés et composés : *damnosus* : 1° qui cause des pertes, coûteux; 2° qui fait des pertes ou des dé-

magistrat, est celui qu'on attend. — Pour le sens particulier de in-dex, cf. peut-être v. h. a. zēha « orteil » (c'est-à-dire « doigt »). — L'existence d'un athématique *deik- fait comprendre une forme alternante *deig- qui apparaît dans le dérivé got. taikns « signe » et qui explique peut-être lat. digitus (de formation obscure).

Le sens général de la racine était « montrer ». Mais on voit par gr. δῶκεν et par la forme germanique qu'elle a servi à désigner des actes sociaux de caractère juridique. Et c'est ainsi qu'elle est parvenue au sens de « dire ». L'usage de la racine pour désigner une déclaration en forme s'est prolongé en latin, où un dérivé aussi évidemment récent que dicitātor a fourni le nom d'un magistrat.

dida, -ae f. (Gloss. et bas latin) : sein, mamelle et « nourrice », comme mamma. Mot du langage enfantin ; cf. ἰθρῆ, ἰθρῆος et catal. dida « nourrice », sarde dida « tétine » et en germanique : v. angl. tūt « tétine », etc. V. tiullō.

didātum = diuisim (Gloss.). Sans doute d'un verbe didāre, cf. dedāre, M. L. 2511.

didintriō, -īs, -īre : crier (en parlant de la belette). Anthol. 762, 61. Cf. drindriō.

diērectus [-a, -um] : employé surtout par Plaute avec les impératifs ī, abī, au sens de ī in malam crucem. Emploi différent dans Cu. 244, lien diērectus est ; Men. 442, ducit lembum diērectum nauis praedatoria. Adverbe : diēreēt (et diēreētī trisyllabe) ; substantif : diēreētum.

Étymologie et sens peu sûrs ; cf. Romain, Rev. Phil. 22, 297 sqq. ; Nonius, 49, 24.

diēs, -ē (-ēi, -ē) m. et f. : jour ; espace d'une journée. Le genre est commun au singulier, e. g. Lex Repet., CIL I² 583, 63, ubi ea dies uenerit quod die iusei erunt adesce, et Cic., Dom. 45 ; au pluriel, presque exclusivement masculin : diēs festi, nefasti (exceptions rarissimes, cf. Thes. s. u. V 1023, 70 sqq.). Même au singulier, le masculin est plus fréquent et semble aussi plus ancien, comme on le voit dans Diēs-piter et dans l'ancien locatif fixé dans les expressions postridiē, meridiē, diē quinti, cottidiē, etc. Le féminin est dû sans doute, d'une part, à l'influence de nox, ancien féminin, avec qui diēs formait un couple antithétique (cf. diēs noctēque, nocte diēque, diē (diū) noctūque), et de lūx, et, d'autre part, à l'influence des autres noms de la 5^e déclinaison, tous féminins, parmi lesquels diēs s'est trouvé rangé par suite d'accidents phonétiques ; cf. plus bas. Le latin vulgaire semble avoir conservé le genre féminin, comme le prouve le juxtaposé diēs dominica > fr. dimanche ; cf. M. L. 2738 ; toutefois, le masculin est également attesté dans les langues romanes (esp. domingo et les noms des jours du type lundi). Sur le genre, voir Ed. Fraenkel, Glotta 8, 24 sqq., 1917 ; Wolterstorff, ibid. 12, 112 sqq. ; H. Zimmermann, ibid. 13, 79 sqq. ; P. Krestchmer, ibid. 12, 151 sqq. ; 13, 101 sqq. ; Wackernagel, ibid. 14, 67. Statistique des formes dans Thes. s. u. V 1, 1024, 5 sqq.

Le nominatif diēs est refait d'après diem ; le nominatif phonétique devrait être *diūs, conservé dans l'expression nudius tertius, quartus « [c'est] maintenant le troisième, quatrième jour [que] », dans le dérivé diurnus et peut-être dans Dias Fidius ; cf., toutefois, dius.

C'est par là que diēs a été rattaché à la 5^e déclinaison d'autres formes du même thème apparaissent dans le nom de l'ancien dieu du jour Iuppiter (vocalité à géminée expressive de Diēspiter ; cf., entre autres, Macrob. Sat. 1, 15, 14, qui en fait le dieu du jour et de la lumière ; Iou-is, et dans des formes d'adverbes telles que dius, diū (v. ce mot), inter-diū, ou des expressions comme sub diū (v. dius), etc. Cf. aussi deus, deiuos.

Diēs désigne le jour lumineux (divinisé dans Diēspiter ; cf. Diālis dans flāmen Diālis), par opposition à la nuit ; cf. Suét., fgm. p. 149, diēs est solis praesentis Hyg., Astr. 4, 19, p. 120, 13, diem nobis definiturum quamdiu sol ab exortu ad occasum perueniat. C'est de ce sens que dérive sans doute le sens de « ciel » attesté chez quelques poètes de la latinité impériale ; v. Wackernagel, Vortles. II 34. — Diēs désigne aussi le jour de vingt-quatre heures, de minuit à minuit : Paul, Dig. 2, 12, 8, more Romano diēs a media nocte incipit et sequentis noctis media parte finitur ; Serv., Ae. 5, 738, diēs est plenus qui habet horas XXIV... dicimus autem diem a parte meliore ; unde et usus est ut sine commemoratione noctis numerum dicamus diernum... Ce sens est conservé dans le nom des « jours » de la semaine dans les langues romanes : Lūnae, Martis diēs, etc. ; cf. M. L. 5164, 5382, 5519, etc. De ce sens dérive le sens de « unité de temps » puis de « suite de jours, temps, durée » ; cf. Tér., Haut. 422, [audio] diem adimere aegritudinem hominibus ; Cic. Att. 7, 28, 3, me non ratio solum consolatur... sed etiam diēs. De là diū « longtemps » (v. ce mot). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 2632. Irl. die.

Dérivés : diālis : glosé cottidiānus ; un exemple dans Cic., Facet. dict. 25, consules diāles habemus ; Cicéron joue sur le mot en faisant allusion au flāmen Diālis, cf. aequidiālis (Festus), nouem-diālis, meridiālis ; diārium (surtout au pluriel diāria) : ration d'un jour, éphéméride, M. L. 2625 ; diēcula f. : court répit (d'un jour). Rare et archaïque ; diēcō, -is (Gloss.), forme d'après lūcēscō ; diurnus, fait sans doute sur nocturnus, v. nox : de jour. Le neutre diurnum a remplacé les formes trop courtes issues de diēs (déjà dans Milt. Chir. 658 ; Cael. Aur., Acut. 2, 39, 228) : ital. giorno, fr. jour et catal. prov. jorn, et confondu avec diurnus, M. L. 2700 (cf. hibernum) ; diū : v. ce mot. Cf. aussi diurnarius « qui diurnum scribit », de diurnum « journal » (acta diurna, etc.) ; de diurnata : britt. diurnod « journée » ; *subdiurnare, M. L. 8354.

Diēs figure comme second terme dans des adverbes qui sont le plus souvent formés d'un adjectif au locatif auquel s'ajoute diē : hodiē (v. ce mot), cottidiē, meridiē (v. ce mot), perendiē (dont le premier élément serait le locatif d'un thème *pero- [comp. le locatif αἰφῆν] ; v. Wackernagel, Akind. Gr. II 1, 47), postridiē (postridiū, Plt., pridē [et, à basse époque, interdiē, doublet de interdiū], sur lesquels ont été bâtis des adjectifs : cottidiānus, meridiānus, pridānus, hodiernus (cf. hesternus, diurnus), perendinus. Perendinus présente le même second élément que nūndinae, -ārum (scil. feriae). La forme se dénonce comme ancienne (cf. plus bas) ; le type cottidiānus est plus récent. De meridiē a été tiré un nominatif meridiēs « midi », qui a fourni un dénominatef meridiās « faire la méridienne ou la sieste » ; de perendinus est dérivé le terme juridique comperendinō, -āre « ajourner ». Cf. aussi aequidiēs (Gloss.).

Composés en -duum : bidiuum : « espace de deux jours » ; triduum, d'où tridiūnus, iri. tredan ; quadriduum (quatri-).

L'i de bidiuum, triduum, quadriduum étonne en face de l'i des autres composés : biceps, triceps, etc., et aucune explication pleinement satisfaisante n'en a été donnée. Wackernagel a supposé que l'i a dû d'abord apparaître dans triduum, dont l'ablatif tridiū aurait subi l'influence de postridiē (comme, inversement, prostridiū, Plt., Mi. 1081, celle de tridiū) ; l'i se serait étendu ensuite aux autres formes.

D'une racine *dei- « briller » (dans skr. dāidet « il brille »), qui est médiocrement attestée, l'indo-européen avait deux formations comportant des élargissements, l'une en *-eu-, désignant le « ciel lumineux », le « jour » (considérés comme des forces actives, divines), l'autre en *-en-, qui a subsisté seulement au sens de « jour ». Les deux sens ont subsisté en latin.

L'élargissement en *-eu- apparaît sous deux formes, l'une athématique, avec vocalisme radical au degré zéro, l'autre thématique, avec vocalisme radical au degré -e- (v. deus). La flexion du thème du type *dyeu-, *diyēu- comportait au nominatif et à l'accusatif singuliers une diphtongue au premier élément long qui a subsisté au nominatif, d'où le type véd. dyāiḥ, d(i)yaūḥ, auquel répond gr. Ζεύς, cf. lat. -dius (v. ci-dessus), et qui s'est réduite à -i- à l'accusatif, d'où véd. dyām, d(i)yām, hom. Ζῆν (qui passe à Ζῆνα) et lat. diem. C'est sur cet accusatif diem qu'a été fait le paradigme de diēs, et ce mot a été réservé au sens de « jour », tandis que le type de Iouis a été réservé au nom du dieu principal (pour le « ciel », on a recourus à un nom neutre désignant la chose, caelum). Au locatif, le védique a dyāvi, et il y a dû exister aussi une forme à diphtongue longue indo-européenne *dyēu-, *diyēu- (conservée probablement dans diū « de jour »), avec un doublet *dyē, *diyē, sur laquelle repose sans doute lat. diē dans postridiē, etc. Pour d'anciens juxtaposés de ce genre, avec locatif, cf., par exemple, skr. anye-dyūḥ « un autre jour », pūrve-dyūḥ « le jour d'avant ». Au génitif-ablatif, la forme était *diw-e/os, conservée dans véd. diwāḥ et gr. Δι(F)ός, cf. arm. tūw « jour », mais que l'italique a éliminée ; il a généralisé le type Iouis d'après l'ancien locatif (v. sous Iuppiter). L'irlandais a dia « jour », in-diū « aujourd'hui », et le gallois dyw « jour ».

Ce qui introduit un doute sur l'explication donnée du type postridiē par un ancien locatif diyē(u), c'est que le sanskrit a un composé a-dyā « aujourd'hui », à quoi répond exactement le type lat. h-o-diē. Le véd. -dyā est mystérieux ; mais le -diē de hodiē y répond évidemment. Resterait alors à expliquer la forme du locatif des adjectifs dans les juxtaposés tels que postri-diē, etc.

Le type bi-duum doit reposer sur un dérivé de la forme *diwo-m, parallèle au type -dina- du sanskrit, dérivé de la forme en -n-.

L'élargissement *-en- n'est conservé en latin que dans les composés nūndinae, perendinus qui en sont dérivés, de même que skr. -dina- dans puru-dina- « qui a beaucoup de jours », madhyam-dina- « du milieu du jour », etc. L'irlandais a un dérivé tré-denus « espace de trois jours ». Le même radical zéro figure dans le thème slave da- (nom.-acc. dāi, gén. dāne) « jour », tandis que le

vocalisme e figure dans le dérivé baltique : v. pruss. deinan, lit. dēnā (acc. sg. dēnā) « jour » ; le même se retrouve dans le composé got. sinteino « aél, névortz ».

Le groupe d'oū est issu lat. diēs indiquait le « jour » en tant qu'il est lumineux. Pour indiquer l'espace d'une journée, l'indo-européen avait d'autres mots tels que skr. dhār, hom. ἡμαρ, arm. awr. Le latin n'en a rien gardé et il a donné à diēs les deux valeurs. Le grec a, au contraire, généralisé ἡμέρα. Il ne serait pas sans intérêt de comparer la répartition des formes en *dy- (type lat. Iouis) et en *diy- (type lat. diem), en védique et en latin. Il est à noter que, de même que véd. d(i)yām est courant, cf. lat. diem, on a d'ordinaire véd. dyāvi, cf. lat. Ioue.

digitus, -i m. (gén. pl. digitum, Varr. ap. Charis. I 126, 25 ; on trouve à basse époque dicitā f. et dicitā n. pl., cf. Thes. V 1122, 70 sqq. ; ce dernier a subsisté dans les langues romanes, à côté de digitus, cf. M. L. 2638 ; une forme dicitus, blâmée par l'App. Probi, GLK IV 198, 10, se trouve dans des inscriptions vulgaires, à côté, d'ailleurs, de pures fautes d'orthographe comme icidos ; la forme contracte dictus, Varr., Men. 408 ap. Non. 117, 20 et Catull. 66, 73, est peu sûre) : doigt (de la main et du pied de l'homme et des animaux) ; mesure de longueur égale à la largeur d'un doigt. Digitus est le terme général ; chaque doigt a un nom particulier : pollex, index (ou salutaris, demonstratiuus ; digitus index dans Hor., Serm. 2, 8, 16, où il y a peut-être trace d'une parenté possible entre digitus et dico), fāmōsus (dit aussi medius, summus, impudicus, infāmis, etc.), quartus (ānularis, honestus, medicus), minimus (auricularis, ultimus) ; cf. Thes. V 1127, 16 sqq. Figure dans de nombreuses expressions figurées et proverbiales, cf. Thes. V 1126, 62 sqq. ; 1131, 40 sqq., en particulier dans l'expression biblique digitus dei. Se dit également des branches secondaires des arbres (cf. palma, palmes). Dans le pseudo-Apulée, Herb. 87, et dans les gloses, digitus (-tum) Veneris désigne une plante aussi nommée caput (cerebrum) canis. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 2638 ; B. W. doigt. Irl. doigt ?

Dérivés et composés : digitō, -āre : διακυλοδεκτω (Gloss.) ; digitālis : de la largeur du doigt ; digitāle, digitābulum : doigtier, gant (dé), cf. gr. διακυλοδῆρα « gant » ; panroman, M. L. 2637, B. W. dé ; digitātus : muni de doigts, fissipède (Plin.) ; digitulus : petit doigt ; digitellum (-tillum ; digitellus m.) : grande joubarbe ; sēsquidigitus : un doigt et demi (cf. sēsquipes) ; Sēdigitus, surnom romain : « qui a six doigts » ; interdigitia, -ōrum : espace entre deux doigts.

Aucun rapprochement net. Comme il n'y a pas de nom indo-européen commun du « doigt », digitus doit être une forme populaire sur laquelle il n'est possible de faire que des hypothèses. Le groupe germanique de v. h. a. zēha « doigt de pied » est différent de toute manière. Sans doute dérivé d'une forme *deig- alternant avec *deik- ; v. diēcō, in fine.

dignus : v. decet.

diligō : v. legō.

diluō, diluuium : v. lauō.

dimidius : v. medius.

mais la forme et le sens sont contestés; cf. Vetter, *Hdb.*, p. 218 et 228. Le sens a amené en latin la fixation du préverbe *dis-*. A en juger par le sanskrit, la racine ne fournissait pas de présent thématique, et la forme lat. *-uidō* repose sur un ancien présent athématique. Le sanskrit a : *vidhyati* « il perce » (avec un causatif, non védique, *vedhyati*), *vindhātē* « il manque de ». — L'adjectif en *-to-*, *dīuinus*, est fait sur le perfectum en *-s-*, *dīuisti*, qui indique l'absence d'un ancien aoriste radical et d'un ancien parfait. Un rapport avec *uidua* est possible. L'explication de *-uidō* par **ui-dhō*, opposé à *condō* (cf. Wackernagel, *Vorles.* 2, 168), se heurte au fait que le préfixe **ui-* n'existe pas en latin.

dīuinus : v. *deus*.

dīurnō : v. *diū* 2.

dīus : v. *diū* 1.

dīus, -*a*, -*um* : du ciel, divin; et « lumineux », cf. P. F. 65, 20, *dium quod sub caelo est extra tectum ab Ioue dicebatur, et Dialis flamen, et dius heroum aliquis a Ioue genis ducons*. Ce dernier emploi appartient à la littérature et est imité du gr. *δῖος*; cf. le *dīa deārum* d'Enn., A. 22, traduisant le gr. *δῖα θεῶν*. Mais, dans la langue religieuse, *dīus* signifie plutôt « du ciel » : *dīum fulgur* alternant dans les inscriptions avec *dīum fulgor*, cf. Thes. V 1642, 31 sqq.; *dea dīa* désigne « la déesse du ciel » (= Junon); *dīum* « le ciel », cf. F. 198, 86, [*flamen*], *dīalis, quia uniuersi mundi sacerdos qui appellatur dīum, d'où sub dīo* « i. e. sub caelo », Ps. Asc., Verr. 2, 51, p. 236, 10 St., alternant avec *sub diū*, forme fléchie (locatif?) de *dīus*, ancien nominatif de *dīes* « jour lumineux », et avec *sub diuō*, cf. Thes. V 1658, 32 sqq. Le jour lumineux et le ciel se confondent avec le dieu, comme les Latins l'ont encore senti; cf. Varr., L. L. 5, 66, *hoc idem magis ostendit antiquius Iouis nomen: nam olim Diouis et Di(e)spiter dīctus, i. e. dīs pater; a quo dei dīcti qui inde, et dīus et dīuom, unde sub diuo, Dīus Fidius. Itaque inde eius perforatum tectum, ut ea uideatur dīuom, i. e. caelum.* — *Dīus*, dans *Dīus Fidius* (cf. gr. Ζεὺς Ἰδῖαιος), est équivoque; ce peut être l'ancien nom du jour, cf. *dīs*, ou l'adjectif substantivé et divinisé. — Formes rares et archaïques, peu vivantes et surtout maintenues par la langue religieuse. De *sub diū* a été tiré *subdiālis*, attesté chez Pline et dont le pluriel neutre *subdiālīa* traduit le gr. ὑπαδῖα; Ammien dit *subdiālis*.

L'osque a *Dīuīiaī* « Dīae », Vetter, *Hdb.*, n. 140. L'adjectif est ancien; il répond à skr. *dīvyaś* « céleste », gr. *δῖος* (de **dīfyoç*) « divin ». Le vocalisme radical à degré zéro est normal au point de vue indo-européen dans ce dérivé. V. *deus*.

dīuus, dīua : v. *deus*.

dō, *dās*, *dedī*, *dāstum*, *dāre*. Verbe primaire qui diffère des verbes de la première conjugaison par la brièveté de l'*a* : *dāre*, *dāmus*, etc.; l'*a* de *dās*, *dā* est dû à la tendance à allonger les formes monosyllabiques de sens plein; en composition l'*a* reparait : *reddite*, d'où *reddis*, *reddē*, analogiques. L'*a* de *dāre* a fait passer les composés dans la 3^e conjugaison : *dēdere*, *reddere*; les composés ainsi formés se sont confondus avec ceux de la racine **dhē-* « poser » tels que *con-dō*, *crēdō*, etc. V. ci-

dessous. Le futur est *dābō*; d'où l'ancien futur du composé *reddībō* (Plaute), qui a été éliminé par *reddam* fait sur *legam*; l'imparfait est *dābam*; *reddēbam* au lieu de **reddēbam* est fait sur *legēbam*. L'époque archaïque a conservé quelques formes aberrantes : une 3^e personne pluriel d'indicatif présent élargie avec un suffixe *-ne/no-* : *danunt*, v. Thes. V 1659, 65 sqq. (cf. *prodununt, solinunt*, de *prodeō*, *soleō*), et un subjonctif et un optatif de la forme *duam*, *duim*, v. Thes., ibid. 78 sqq.; cf. P. F. 25, 12, *addūus* (lat. *addūis?*), *addideris*; *prodūi, porro dederit*, Fest. 254, 16; *interduim* (Plaute). Le latin ne connaît le verbe que sous la forme simple; *reddō* doit sans doute s'analyser *red-dō*, comme *red-dux*, plutôt que **re-didō*; l'osco-ombrien a, au contraire, une forme à redoublement, comme le gr. *διδῶμι* : omb. *teṛtu dīrustu* « datō », *teṛa*, *dersa*, *dīrsa* « det »; osq. *dideri* « dabit » (futur fait sur le présent). Le perfectum lat. *dedī* est un ancien parfait à redoublement comme gr. *δέδοται* et skr. *dādē*; l'ombrien a aussi *dede* « dedit », l'osque *dē d ed*. Le roumain suppose une forme **dedere*, M. L. 2511.

Sens : donner; s'oppose à *capere* « prendre, recevoir », comme gr. *δίδωμι* à *λαμβάνω*. *Dare aliquid alicui* « donner quelque chose à quelqu'un »; ou avec l'accusatif marquant le but : *dare nuptum* « donner en mariage », *uēnum dare* « donner en vente », *d. in conspectum* « donner en spectacle », *d. ignem in aram*, Plt., Tru. 476, in *splendorem dari*; As. 426, *dare ad mortem*; *dare se* « se donner » (*aliquid, alicui rei*; in : *dare se in fugam*), *dare manus* « donner les mains » (en parlant d'un ennemi vaincu). S'emploie absolument ou, le plus souvent, avec un complément concret ou abstrait; peut être suivi d'un infinitif : *dare pateram, obsides*; *dare poenam* (-*nās*) : donner une amende, c'est-à-dire « être puni »; *dare ueniam, tempus, operam, malum*; *d. bibere*. A pris aussi le sens de « livrer, remettre, procurer ».

Dans la langue familière, *se dare* s'emploie avec un adverbe, *se bene, male dare*, dans un sens analogue à celui de *se bene, male habere, praebere*; cf. Cael. ap. Cic., ad Fam. 2, 15, 2. Usité aussi avec un adjectif en *-o-* (participe passé passif), à la place d'un parfait, pour insister sur l'achèvement de l'action, e. g. Vg., Ae. 12, 437, *Nunc te mea dextera bello defensum dabit* (= *facit ut defensus sis*), Liv. 8, 6, 6, cf. Thes. s. u. *dā*, 1697, 27 sqq., construction qui correspond à l'emploi de *habēo* avec le même adjectif en *-us*.

A partir du 1^{er} siècle, on trouve l'impersonnel *dat, datur* suivi d'un infinitif passif *dat (aliquis), datur intellegi* avec le sens de *éboç εἶα* « il est donné à comprendre que, il est aisé de comprendre que »; cf. Thes. s. u. V 1690, 38 sqq.

Souvent employé pour le composé *edere* : *mōtus dare* comme *edere mōtus*; *dare forās scripta* comme *edere librum* (Cic., Att. 13, 22; 3); *haec ubi dicta dedī* = *edīdī*; de là *dare* dans le sens de « publier, faire connaître », *datur* dans le sens de « dicitur ». On trouve *dabo* in *uos famem* (δῶσω ἐπ' ὑμᾶς), Itala Ezéch. 26, 29, là où la Vulgate traduit par *imponam uobis*. Ce développement sémantique a été favorisé par le fait que, avec les composés de *dō*, sont venus se confondre les composés de la racine **dhē-* « placer » (v. *faciō*), si bien que souvent il est impossible de dire à quels composés on a affaire : *edō* correspond aussi bien à *ἐδίδωμι* qu'à *ἐκέρωμι*,

entre lesquels, du reste, la différence de sens est petite; *addō* est glossé à la fois *προσδίδωμι* et *προσέρωμι*. On peut dire *dare nōmen* et *facere, indere, addere nōmen alicui*. Dans *sacerdōs*, le second terme appartient à la racine **dhē-*, cf. *sacra facere, sacrificium*; Pedersen, MSL 22, 5 sqq.

Il se peut, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans les formes attestées fusion de verbes originellement distincts : dans *uēnum dare, pessum dare*, on a sans doute affaire à *dare* « donner », comme dans *nuptum dare*; mais *perdō*, *uenedō*, avec leurs passifs *peredō, uenedō*, s'expliqueraient mieux en partant de **dhē-* « placer » : *perdō*, *peredō* rattachent le couple *interfaciō, interedō*. L'état de choses était tellement trouble que *dare* a pu être employé avec le sens non équivoque de « placer » dans le juxtaposé *circum dare*, dont les éléments n'ont été soudés qu'à date relativement récente. De même, *satisdō* s'emploie conjointement avec *satisfaciō*. Dans la forme également, les deux verbes se sont confondus et *credō*, qui n'est pas un composé de *dō*, a des formes *creduam, credeim*, comme *duam, duim*.

Dō est ancien et usuel, mais a subi de bonne heure la concurrence du dénominatif, plus plein et plus régulier, d'aspect indéterminé, *dōnāre*. — Représenté néanmoins dans toutes les langues romanes, sauf en français. M. L. 2476; B. W. *donner*.

A la forme *dō-* de la racine de *dō-* se rattachent :

dōs, dōtis f. : dot (sens propre et figuré, d'où le pl. *dōtes* « dons »). Ancien thème consonantique : l'ablatif est *dōte*; le génitif *dōtum* (attesté à côté de *dōtum*) est récent et analogique des thèmes en *-i-* imparisyllabiques.

Dérivés : *dōtāus*, dont on a tiré ensuite *dōtū*, -*ās* (époque impériale), M. L. 2756; *dōtālis*, cf. M. L. 2756 a; **dōtārium*, M. L. 2757; *indōtāus*.

dōnum n. : don (concret), cf. *fr-nūm*, etc. Ancien, usuel. Panitalique, v. Vetter, *Hdb.*, sous *dūnūm*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2749. Dénominafif : *dōnō*, -*ās*, qu'on retrouve en osque, du u n a t e d « donāuit » : faire don de (*aliquid alicui, ou aliquid aliqui rē, d'où dōnāus* « qui a reçu en don »). Au sens de « faire don de » s'est ajouté celui de « faire remise de, pardonner »; *culpa grauis precibus donatur saepe suorum*, Ov., Pont. 2, 7, 51. Ancien, usuel. M. L. 2746.

Dérivés et composés : *dōnāmen* (tardif); *dōnāria, -ōrum* n. pl. : endroit du temple où l'on déposait les offrandes (cf. *aerārium*), puis « offrande » et « récompense militaire », M. L. 2747; *dōnāticus* (Caton); *dōnātius* « donné par l'empereur », d'où *dōnātium*; *dōnābilis* (archaïque); *dōnātiō* (classique), *dōnātor, dōnātrix* (latin des juristes de l'époque impériale); *con-dōnō*, -*ās* (composé d'aspect déterminé) « faire abandon ou remise de, pardonner », M. L. 2125; *redōnō* (Hor., C. 2, 7, 3; 3, 3, 3 = gr. *μεταδίδωμι*; différent de *reddō*); *dōnificō* (Hug.). Cf. aussi **addōnāre*, M. L. 156; *perdōnāre*, attesté dans l'Ésope latin de Romulus, M. L. 6405.

Au degré *dā-* de la racine appartiennent : *dātū* : fait de donner; classique, mais rare, surtout terme de droit = δῶς, M. L. 2484; *dātus*, -*ūs* m. : ibid.; *dātor* : δῶτης et δῶτωρ, rare; attesté six fois dans Plaute, puis un exemple dans Virgile et dans Silius; repris ensuite à partir de Tertullien; *dātius* : terme de

droit, *dātius tutores* « qui nominatim testamento dantur » (Gaius); terme de grammaire traduit *δοτικός* : *dātius casus* ou *casus dandi*, M. L. 2485; *dātō*, -*ās* : donner. Tous ces mots sont rares et d'un emploi plutôt technique. *Dātō* n'a pas tenu devant *dōnō*.

Composés verbaux en *-dō*. Étant donné que, pour les Latins, il n'y avait qu'une seule sorte de composés en *-dō*, il a semblé conforme au sentiment qu'ils avaient de leur langue de donner ces composés dans l'ordre alphabétique, en indiquant pour chacun d'eux à quelle racine, celle de *dare* ou la racine indo-européenne **dhē-*, il est vraisemblable qu'ils se rattachent :

abdō, -*is*, -*didi*, -*dītum* (**dhē-*), cf. skr. *apadadhāti* « il retire », gr. ἀποτίθημι : mettre à l'écart, éloigner, et par suite « recouvrir, cacher ». A l'époque chrétienne, *abdūtum* est encore usité; mais *abdō* a été remplacé par *abscondō*, *occulō*, etc. Non roman.

addō (*addūō*, Gloss., est refait sans doute sur *adduim*) : 1^o « placer auprès, appliquer », correspond à *προστίθημι*, cf. Plat., Cap. 808, *cui me custodem addiderat*; T.-L. 26, 16, 3, *licitor uiro forti addē uirgas*; 2^o « ajouter ». Mais le grec a aussi *προσδίδωμι*. *Addūtō*, *addūtamentum* correspondent à *πρόθεσις, προσθήκη*; *addūtius* traduit ἐπιταγματικός. Composé : *inaddō*, M. L. 4329.

condō (rac. **dhē-*) = συντίθημι et κατατίθημι : 1^o « mettre ensemble, réunir (des choses éparses) »; Varr., L. L. 7, 1, *uerbum quod conditum est e quibus litteris, oportet, cf. inconditius* « confus, non rangé », de là *condere urbem, moenia, carmen* « réunir les éléments d'une ville, d'un rempart, d'un poème », et par suite « bâtir, fonder, créer, composer (= compōnere) ». A ce sens se rattachent *conditor* : fondateur, créateur = κτιστής (irl. *conditor*); *condūtio* : action de fonder, création = κτίσις. Le sens ancien apparaît encore dans le nom du dieu *Conditor* « qui procède à la mise en grange des grains ».

2^o D'expressions comme *condere mustum, condere messem in horreum (horreō)*, *pecūniam in crumēnam* s'est développé le sens de « enfermer, mettre à l'abri, déposer » (par opposition à *prōmere*, comme le *condus* « esclave chargé de serrer les provisions » s'oppose au *prōmus*, qui est chargé de les mettre à table); cf. *condūtius* « de conserue », adjectif de la langue rurale (*-a olea*, etc.); peut-être y a-t-il eu ici jonction avec *condō* « confire », *condūtiorium* « magasin »; d'où « cacher », « enfoncer » : *condere alqm sepulcrō*; d'où à l'époque impériale le sens de « tombeau » qu'a pris *condūtiorium*. Dans ce sens de « cacher », *condō* a été doublé par une forme renforcée : *abscondō*, -*dītum* (et tardifs *abscondi*, *absconsum*) = ἀποκρύπτω, qui a supplanté *abdō*. *Abscondō*, outre le sens physique et moral de « cacher », a aussi dans la langue nautique le sens technique de « perdre de vue »; cf. Vg., Ae. 3, 294, *protinus aerias Phaeacum abscondimus arces*, où Servius note *abscondimus nauticus sermo est*; cf. Plat., Prot. 338, ἀποκρύπτει γῆν. *Abscondere* est demeuré dans les langues romanes : roum. *ascunde*, ital. *ascondere*, v. fr. *escondre*, esp. *esconder*. M. L. 41 et 42; B. W. sous *cacher*. Cf. aussi *recondō* : cacher de nouveau et « mettre à l'écart, enfouir », etc. M. L. 7128.

dēdō : donner une fois pour toute, donner sans condition; terme de la langue militaire : *dēdere sē* « se rendre », d'où *dēditio*, *dēditicius*. Le sens technique est

marqué par Donat, Ter. Andr. 199, dare est quod repetas, dedere ad perpetuum; et damus etiam amicis, dedimus tantum hostibus. Racine *dō-; = ἐξδίδωμι; a un correspondant en osq. d adid « dēdiderit », da [d a] « dēdat ».

dīdō : distribuer, répartir. Correspond à διαδίδωμι mieux qu'à διατίθημι.

ēdō : mettre au jour, publier = ἐξδίδωμι. D'où ēditus « qui est en vue », et par suite « élevé » (= excelsum) et aussi « issu (de) » : Maecenas atavis edite regibus, Hor., Od. 1, 11; ēditū, editor. Un mélange de *dō et de *dhē- n'est pas exclu.

indō : mettre sur ou dans; ἐντίθημι et εἰστίθημι. obdō : -ere obponere uel operire. Correspond pour le sens à προστίθημι.

perdō : perdre, dans le sens de « donner ou dépenser inutilement » et « ruiner, détruire, mener à sa perte ». A pour passif pereō, mais le participe est perditus. Différent de amittō, cf. Rhét. Her. 4, 44, 57 Decius amisū uitam at non perdidit. Mais la langue populaire l'emploie dans ce sens. Peut correspondre à παρατίθημι dans le sens où la langue homérique emploie π. κεφαλήν, ψυχήν « exposer sa tête ou sa vie ». Mais le développement de sens est propre au latin; v. per. Panroman; M. L. 6403. Composés : desperdō (depuis Cicéron et Lucrèce); disperdō (depuis Plaute et Caton, fréquent dans la Vulgate), confondu souvent avec dispersō. M. L. 2570 a.

prōdō : livrer, trahir = προδίδωμι. praeditus : « [particulièrement] doué de ». Se rattache évidemment à datus.

reddō : rendre = ἀποδίδωμι. Panroman, sauf roumain; la plupart des formes romanes remontent à *reddere, forme faite analogiquement sur prendere. M. L. 7141.

subdō : mettre sous (= υποτίθημι), d'où « soumettre » (= υποτάσσω), « substituer » (cf. succedere), « suborner ». tradō : livrer, transmettre, trahir. Correspond à la fois à διαδίδωμι et à προδίδωμι. M. L. 8828-8830.

Tous ces verbes peuvent avoir des noms d'agents en -tor, des abstraits en -tio et des adjectifs dérivés en -iuus, -icius, etc.

La racine indo-européenne *dō-, *dō- « donner » fournissait un aoriste radical athématique : véd. dāsi « il a donné », moyen adia; gr. ἔδωκα, ἔδωκεν, ἔδωκε; ill. doio; arm. et « il a donné », tur « donne » (de *dō), à côté de tam « je donne », où ta- repose sur *dō-. Une forme à redoublement, skr. dādāmi « je donne », gr. δίδωμι, fournissait un présent qu'a conservé l'osco-ombrien, v. les formes citées plus haut, et vest. didet « dat », pél. dida « det » (cf. aussi v. lit. dāsti « il donne », v. sl. dastū « il donnera », 3^e plur. dadešū « ils donneront ». En indo-européen occidental, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que le latin a conservé dans dō, damus. — Cette racine a disparu en celtique (où se trouve, en revanche, le correspondant de skr. rā- « donner ») et en germanique. Le perfectum dedit est à rapprocher du parfait skr. dādē, gr. δέδοται; il se retrouve dans osq. deded, omb. dede « dedit ». Sur hitt. dā- « prendre », v. Benveniste, Don et échange dans le vocabulaire indo-européen, Ann. Sociol. 1951, 8 sqq.

La racine *dhē-, *dhō- « poser » fournissait de même aux langues orientales un aoriste : véd. dāhāt, moyen

adhūa; gr. ἔθηκεν, ἔθεκεν, ἔθετο; arm. ed « il a posé », dir « pose » (de *dhē-). Une forme à redoublement, skr. dādāhāmi « je pose », gr. τίθημι, lit. desti « il pose » (d'où dedū « je pose »), fournissait un présent. En Occident, le thème radical simple fournissait un présent d'aspect déterminé que conserve le germanique occidental : v. h. a. tuon, v. angl. dōn « faire », en face de got. ga-deps « action », v. h. a. tāt et de v. sl. dālo « œuvre ». Le latin a conservé ce présent déterminé dans les formes à préverbe ou dans les juxtaposés, en les confondant phonétiquement avec la racine précédente; et c'est ainsi qu'on a lat. creōdo en face de véd. cṛād. dadhāti « il croit » (v. creōdo). Le présent simple, avec le sens de « faire », a été tiré d'une forme dérivée : v. facio, tout comme l'arménien a dnam « je pose » et le slave le duratif děje « je pose ». — Il est résulté de là que les formes telles que condō, tradō, etc., peuvent passer pour appartenant à la fois à *dō- « donner » et à *dhē- « poser ». Le perfectum est à redoublement : creēdi, condidi, etc. (cf. osq. -ifed, de *efed, dans puffed « possuit », aamanaffed « facierum cūrāuit ») qui concorde avec dedī, mais répond aussi à gr. τέθεικα, véd. dadhe. Le présent est remplacé par facio (v. ce mot).

Le nom-racine n'existe qu'avec élargissement -t- dans dās, datus; cf. hom. δῶς « don » chez Hésiode, avec le dérivé δασίην. V. Benveniste, art. cité.

Le substantif indiquant le « don » a deux formes, suivant les langues : gr. δῶρον, v. sl. darū, arm. turk' et lat. donum, osq. dūnum, omb. dunu, skr. dānam, alb. dave, iri. dán (thème en -u-).

Condus (et pōmus) sont formés sur coquus. Le nom d'agent dator a subi l'influence de datus, cf. gr. δωτοῦ (de la racine *dhē-, le nom d'agent est factor d'après facio); il n'y a pas lieu de le rapprocher de gr. δωτήρ plutôt que de δώτωρ. — Pour expliquer les formes archaïques du subjonctif duam, duim (et aussi créduum, créduim, par exemple), il faut supposer que la racine *dō a admis, au moins dialectalement, un élargissement -w-. L'ombrien a pur-douiti « porricito » à côté de purditom « porrectum », le falisque douiā « *duat ». On rapproche cypr. δωφου (optatif) « il peut donner ». Les formes baltiques, lett. dāvāt « dōnāre », lit. dovanā et davanā « don », ont peut-être le même -w-. Sur un nom d'agent au second terme d'un composé, v. sacer-dās (*dō- de *dhō-), en face de sacrificium.

doceō, -ēs, -ul, doctum, -ere : causatif à vocalisme e (cf. monoē et mernini), « faire apprendre, enseigner »; en particulier « faire répéter » une pièce, doceere fabulam = gr. δίδασκα. Se construit avec deux accusatifs, de la personne et de l'objet : doceo pueros grammaticam, d'où doctus litteras. Ancien, usuel. M. L. 2700 (v. fr. duire, prov. dozer) et doctrina, 2711 (formes rares, savantes).

Dérivés et composés : docilis (-bilis) : docile; dociliās; indocilis; documentum (archaïque) et documentum : enseignement, leçon; doctus : instruit, savant (brill. doeth); indoctus : ignorant; conductus (Plt.) : qui connaît à fond; doctor : qui enseigne; doctrix (tardif); doctrina : enseignement, science, culture scientifique ou philosophique (cf. tônser, tônstrina); M. L. 2711; iri. doctúir, britt. doethur; doctrinalis (tardif); doctilogus : qui parle avec science, éloquent (Enn.); docticanus, -ficus, -loquax, -sonus (tous rares et pō-

tiques); ēdoceō : enseigner à fond; perdoceō : même sens; dēdoceō : faire désapprendre à quelqu'un (cf. dē-dolere); condocēfaciō (Cic., Auct. b. Afr.); producoē (Hor., Ep. I 1, 55 = προδιδάσκω); doctiūs, -ās (S¹ Aug.).

Pour la forme, doceō rappelle gr. δοκέω (aor. ἔδοξα) « je crois », δοκέει « il semble ». Il s'agit de formes dérivées, en face du présent athématique qu'attestent hom. δέκτο « il recevait », δεγμένας « recevant », ce qui explique ion. dor. lesb. δέχομαι, att. δέχομαι. Le védique a ce même thème dans dāgi (d'où dācati, dācnoti) « il honore, il sacrifie à ». En slave, il y a un dérivé desiti « trouver » dont le vocalisme radical e indique le caractère secondaire. — Le sens de lat. doceō (et de discō) est dérivé; le grec a, de même, δίδασκα, avec une valeur factitive, qui s'explique, comme dans discō, par le redoublement. Il est probable que lat. deceit est aussi apparenté. Mais on ne peut faire que des hypothèses sur la façon dont le sens a évolué des doceō, d'une part, et deceit (v. ce mot), de l'autre. — L'adjectif en -to doctus, par sa différence avec le type monius, ancien dans les causatifs, atteste que doceō s'est trouvé auprès d'un présent athématique et confirme le rapprochement avec hom. δέκτο.

dōdrāns, -antis m. : les 9/12 de l'as. D'où dōdra, -ae f. dans Ausone : boisson composée de neuf ingrédients (cf. le « punch »); d'où dōdrālis, dōdrantialis, -tarius.

Forme abrégée de dēquadrāns; pour l'abrégement, cf. dēxiāns. Les noms des fractions de l'as sont hors des règles générales de la formation des mots latins.

doga, -ae f. : sorte de vase. Emprunt tardif (Vopisc.) au gr. δογή ou δοχή, d'où dogārius : βουρροτοτής (Gloss.). V. B. W. sous douve. M. L. 2714-2715. Germ. *dōga, m. h. a. dūge, etc.

dolābra : v. dolō, -ās.

dolēo, -ēs, -ul (dolitus sum attesté épigraphiquement), -ium, -ere (formes tardives dolēans, dolēans) : éprouver de la douleur, avoir mal, souffrir (physiquement et moralement). S'emploie impersonnellement : Plt., Men. 439, mihi dolēbit, non tibi, si quid ego stulte fecero; mais le plus souvent avec un sujet animé ou inanimé : Tér., Hap. 934, ah! nescis quam dolēam; Plt., Mer. 388, animus mihi dolet; absolument ou avec un complément à l'accusatif (subjectif ou objectif) : oculus dolere, Front., Amic. 16; meum casum luctumque doluerunt, Cic., Sest. 69, 145, ou à l'ablatif, seul ou précédé de ab, de, ex. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2721.

Formes nominales, dérivés et composés : dolor m. : douleur. Ancien, usuel, panroman. M. L. 2724; dolō-rōsus (tardif), M. L. 2725; et indolōria, -rius, traduction tardive de ἀνδρόλιος; indolōria f.; *indolōrāre, M. L. 4384; doliūsus (cf. pavor, pavidus, etc.), non attesté avant Cael. Aurel.; dolentia f. (archaïque, Laevius), dérivé de dolens, dont Cicéron a formé indolentia pour traduire ἀνείθεα, comme indolens traduit ἀπαθής; -doliūm, dans le substantif plautinien cordoliūm, d'où doliūm, CIL V 1729, rimant avec gaudiūm, cf. iugium; doliūtō, -ās : être douloureux (Caton).

En bas latin, à côté de dolor apparaît une forme dolus (relaite sur le génitif pluriel dolōrum commun à dolor et à dolus?), qui est demeurée dans les langues romanes,

à côté de dolor : fr. deuil, it. duolo, esp. duelo, etc.; cf. B. W. s. u.; M. L. 2727 et Thes. s. u. dolor, 1827, 25 sqq. De dolus est dérivé un adjectif *dolōsus attesté par l'adverbe dolōsē « dolōrōsē », CIL XII 1939. Ce dolus « deuil » a éliminé dolus « ruse », pour éviter la confusion due à l'homonymie.

Rapproché ordinairement de dolō; le sens premier serait « recevoir des coups, être battu » : caput mihi dolet « la tête me bat », d'où « la tête me fait mal, j'ai mal à la tête »; cf. lugeo. Étymologie incertaine.

dōlium, -i n. : vaisseau en poterie; jarre à huile, à vin, à grains, etc. Correspond à gr. λίθος. Ancien (Caton, Plaute). M. L. 2723.

Dérivés : doliāris; doliārius; doliolium. La matière dont est constitué le dōlium exclut, au point de vue latin, un rapprochement avec dolāre; et l'ō, du reste, fait difficulté.

Toutefois, si l'on tient compte de iri. delb « forme », gall. delv, de m. h. a. zel « pièce de bois cylindrique, billet », un rapprochement lointain avec le groupe auquel appartient dolāre n'est pas inadmissible. Il y a, du reste, un mot slave voisin du mot latin pour le sens : m. bulg. dūli, bulg. delva « pot de terre », le slave commun *dily rappelant le -w- de iri. delb. Le sens étant technique, on ne peut s'attendre à des rapprochements exacts permettant de poser un original indo-européen.

dolō, -ās, -āul, -ātum (dolitus dans Varr., d'après Non. 99, 15, d'après polius?), -āre : tailler, équarrir, façonner le bois, cf. Cic., Acad. 2, 101, non enim est e saxo sculpatur aut e robore dolatus, puis la pierre avec la dolābre. Terme technique et concret. « Comme la manière de se servir de cet instrument consistait à donner des coups répétés, on emploie aussi le même mot dans le sens de battre vigoureusement, Hor., S. 2, 5, 22 » (Rich). Sens obscène dans Pompon. 82, dolasti uxorem (cf. molō, dēpsō, battuo), repris par Apulée dans le composé dēdolō. Ancien, usuel. Panroman (sauf portugais). M. L. 2718.

Dérivés et composés : dolābra (-brum Ital.) : hache, pic, pioche (cf. Rich, s. u. et dolātus), M. L. 2717; dolābrātus; dolābella : hachette, serpette (sert aussi de cognomen, cf. Fenestella); dolāmen (Apul.); dolātīlis (tardif); dolātōrium, trad. gr. λαγναρήριον, d'où dolātōria, -ae f., M. L. 2719; dēdolō; ēdolō : dégrossir. M. L. 2828 a.

La racine a un sens technique, qui est visible dans les formations intensives du grec : δαδῶλος « travaillé avec art », δαδῶλλος « je travaille avec art » et dans δέκτος f. « tablette à écrire ». On a lit. dālis « part » (d'où dālyti « partager ») et v. r. doli (même sens), v. pruss. dellieis « partage » et delyks « morceau ». En celtique, il y a une forme à -o- : iri. fodālim « je sépare », à côté de delb « forme, figure ». Skr. dālāti « il crève, il éclate », dalam « morceau, part ». Le sens technique apparaît dans les formes à élargissement -gh- de iri. dluigim « je fends », v. isl. telgia « couper, tailler », lit. daigis « faux ». V. dōlium?

dolō, -ōnis m. : 1^o épieu, canne à épée; 2^o petit hennier, voile de misaine. Emprunt au gr. δόλων. Depuis Varron.

dolor : v. doleō.

dolsa, -ae f. : gousse : alii (de alium « ail ») dolsas nouem, Ioue barba dolsas similes, Misc. Tir., p. 65, 17. Mot de très basse époque ; non latin. M. L. 2726.

dolua, -ae f. : chenille = eruca (Eucher.). M. L. 2729. Gaulois? Cf. fr. douve.

dolus, -i m. (dolum n. depuis l'Italia) : ruse, tromperie. — On a soutenu que le mot n'avait pas, au moins à l'origine, un sens péjoratif net. Aquilius, ami et collègue de Cicéron, définissait le dol « cum esset aliud simulatum, aliud actum » et l'abrégé de Festus, P. F. 60, 29, note : doli uocabulum nunc tantum in malis utimur, apud antiquos autem in bonis rebus utebantur. Vnde adhuc dicimus sine dolo malo, nimirum quia solebat dici et bonus. Toutefois, il n'y a pas d'exemple de bonus dolus et l'adjonction de malus à dolus peut provenir du même souci de précision qui fait écrire quod sine malo pegulatu fiat dans la Lex de XX Quaest. CIL I^o 587, 5, ou mala fraus, Plt., Tru. 298. Labéon (Dig. 4, 3, 1, 2) a défini le dol « omnem calliditatem, fallaciam, machinationem, ad circumueniendum, fallendum, decipiendum alterum », et la langue commune n'emploie dolus qu'avec une nuance de blâme. Ancien, usuel. Non roman ; fr. dol est un mot savant ; v. doleō. Comme, en latin vulgaire, on disait dolus au lieu de dolor (v. plus haut), d'aucuns, par réaction, s'imaginaient que, pour parler correctement, il fallait dire dolor dans le sens de dolus. De là vient, dans la version latine du Psaume 23, verset L, le texte grec des Septante καὶ ὁὐκ ἔπισσεν ἐπὶ δόλω εἰστανδου par nec iurauit in dolore (Psalt. Veron.).

Dérivés et composés : dolōsus (rare et poétique = δολός); subdolus, sedulo, ancien juxtaposé formé de se dolo (CIL I 200, 40) « sans tromperie », d'où « avec zèle », dont a été tiré ensuite l'adjectif sedulus, v. Plt., Ba. 477, « empressé, zélé » (= δόλος), d'où sedulitas. Il n'y a pas de verbe dérivé « être rusé, trompeur », qui se serait confondu soit avec dolāre, soit avec dolēre.

Osq. dolom « dolum », dolud « dolo », comme en latin, avec l'adjectif mallo- « malus » (cf. le gr. δόλω ποιητής, si ce n'est pas un calque du latin). — On rapproche souvent v. isl. tal « compte, discours » et täl « ruse, tromperie », qui sont des mots germaniques communs. Mais on peut se demander si le mot dolus n'est pas emprunté au gr. δόλος « piège, ruse », et s'il n'a pas pénétré à Rome par un intermédiaire suditalique ; dolōsus serait fait sur δολός. Le grec n'a pas non plus de verbe dérivé. Māc(h)ina, poena sont aussi empruntés.

domesticus, domicilium, dominus : v. domus.

domō, -ās, -uī, -itum, -āre (et domāui, domātum, formes analogiques) : apprivoiser, dompter (sens propre et figuré). Ancien et usuel.

Dérivés et composés : domitō, -ās : même sens (premier exemple dans Vg.) ; domitor (domātor), domitūz ; domitus, -ūs m. (Cic.) ; domitūra (Colum., Plin.) ; indomitus (cf. ἀδμητος en face de δόμητης) ; domābilis, domefactus, tous deux de l'époque impériale et de la langue poétique ; edomō, -ās (surtout poétique et prose impériale) ; edomitō (Ven. Fort.), cf. edominō (Arn.). Les langues romanes se partagent entre domāre et

domitāre ; l'ital. domare, l'esp. et le port. domar remontent au premier, le fr. dompter et le prov. domdar au second. M. L. 2731, 2742 ; cf. aussi 2744, domitus.

La racine est dissyllabique, de la forme *dema- *domo-, *dmā-. L'a de domāre est l'a de la racine alternant avec o conservé dans domitus, domū et dans domitor. Il y a trace d'un présent radical dans les formes homériques δαμῶ, δαμῶσιν, ce qui a entraîné un aoriste hom. (ἐ-)δάμωσα, δαμάσσει et par suite un présent δαμάσκω, et dans des formes irlandaises dérivées, à sens de « admettre, il avoue », etc. Le hittite aldamāzi « il fait violence à », tameššuwen « nous avons vaincu ». Et il y a, d'autre part, un présent à nasale, dor. δάμναιμ, ion. att. δάμνμ, irl. damnaim « je dompte ». L'o de lat. domitus est sans doute celui d'une forme à vocalisme plein de présent, *domō-, soutenu par celui d'un causatif, cf. got. ga-tamjan, v. h. a. zamian « apprivoiser », A en juger par les formes telles que ggbhāyati, mathayāti, l'a de véd. damāyati est issu de *dmā-. Le v. h. a. zamōn « apprivoiser », à côté de l'adjectif sam, v. isl. tamr « apprivoisé », est pareil au présent domāre, mais n'a pas pour cela de rapport direct avec le verbe latin qui, comme on le voit par domui, domitus, est issu d'un présent radical avec extension de ā de -dmā-, *dmā-, et qui ne saurait passer pour un verbe dérivé. Le latin n'a pas conservé trace du type *dmā-, du gr. δάμναμαι, δάμνω, ion.-att. δέδμημαι, δημητός ; il n'a plus que -domo-, conservé aussi dans skr. dānāth « compté », etc. Il a généralisé le vocalisme o dans toute la conjugaison, d'où domitus et domitor, en face de skr. damiā « celui qui dompte ». Comme le grec a affecté le vocalisme e à δέω « je construis », il n'a pas trace du vocalisme e, dont la racine signifiait « dompter » n'a, d'ailleurs, aucun sens net ; car le sens rend douteux le rapprochement de got. ga-timan « convenir », ga-temiba « de manière qui convient ».

Sur domō et domus, voir l'important article de M. Benveniste, Homonymies radicales en indo-européen, BSL LI, 1955, p. 14 sqq. Il démontre péremptoirement que les deux mots n'ont, à l'origine, rien de commun et que domus, de son côté, doit être séparé de la racine *dem(o-) « bâtir ».

domus, -i et domus, -ūs f. : maison ; de là domī, locatif, « chez soi, à la maison », par opposition à peregrī, foris et à militiae. Comme le grec οίκος, domus désigne la maison en tant que symbole de la famille : domus te nostra tota saluat, Cic., Att. 4, 12, et aussi l'école, la secte ». Le genre est féminin et remarquable en face du gr. ὁ δόμος, skr. dāmāḥ m. Pour le sens, voir l'observation faite sous foris.

Les deux flexions de domus semblent correspondre à d'anciennes différences de thèmes, l'un en -u- : v. sl. domū (gén. domu) ; du reste en partie ambigu entre thème en -o- et en -u- comme le mot latin), skr. dérivé dāmi-nāh, l'autre en -o- : gr. δόμος, skr. dāma-h, tous deux masculins (cf. v. irl. doim « dans la maison »). Mais le thème en -o- semble le plus ancien et le seul attesté tout d'abord ; cf. J. B. Hofmann, IF 49, 109 sqq., et Ernout, Philologica I, p. 105 sqq. La déclinaison en -u- a tendu à prévaloir sur celle en -o-, parce que les féminins sont plus nombreux dans la 4^e déclinaison : c'est

ainsi que le génitif en -i, fréquent à l'époque archaïque, est remplacé à l'époque classique par -ūs ; le datif singulier est le plus souvent en -uī (sur lequel à un moment donné s'est refait un génitif en -uis) ; le datif-ablatif pluriel est toujours en -ibus, le nominatif pluriel en -ūs. Par contre, l'ablatif singulier est le plus souvent en -ō, l'accusatif pluriel, en -ōs. Les cas marquant le lieu se rattachent au thème en -o- : domi, domō. Ancien, usuel. — Supplanté dans les langues romanes par casa et mān-siā (et partiellement hospitāle, familia), n'a survécu en italien que dans une acception spéciale : d. ecclesiae, duomo « cathédrale » (la forme française remontant sans doute à gr. δῶμα, cf. M. L. 2730 ; B. W. s. u.), M. L. 2745. Emprunté en m. irl. dom-, dam-.

Dérivés et composés : domesticus : domestique, familier, d'où « privé, national ». Non attesté avant la Rhét. à Hér. et Cic. M. L. 2732. Même suffixe que dans rusticus, uiduus, siluaticus, etc. Le -e- ne peut s'expliquer directement, car le groupe de domus n'offre pas de thème en *-es- (sur gr. δῶμας, v. ci-dessus ; le sens est très loin). Ceci a amené à supposer que dom-es-ticus aurait été fait par opposition à *row-es-tikos (v. sous rūs) ; mais cette forme elle-même est hypothétique. Pour le e de domesticus, cf. sequester en face de secus, intestinus en face de intus et, en général, caelestis, agrestis et caelestinus, agrestinus, clandestinus. Autre explication dans Benveniste, Origines de la formation des noms en indo-européen, p. 67. De là domesticūās, -ūs (taridif) (d'après magistratūs) ; domesticūās (Iré.) = οὐκείότης ; domuscula et domuncula f. (époque impériale) ; domicilium : domicile (déjà dans Plaute). Plus abstrait que domus ; aussi, souvent employé figurément. Appartient à la langue du droit : Cic., Arch. 4, 9, an domicilium Romae non habuistis? Étymologie du second terme incertaine ; peut-être faut-il partir de *domicola, dont serait dérivé domicilium, ce qui trancherait la difficulté relative à la gutturale ; domicēnium (Mart.) ; domipora (ap. Cic., Diu. 2, 133) ; domi-seda ; Domidūsus, -a ; domiciarius, etc. ; domitiuus (deus) ap. Aug. Ciu. D. 6, 9, et Domitiānus ; domu(m)ūtiō (Pac.) ; domūtō (Varr., Pét.), de *dom(i)ūsio.

dominus m., domina f. (domnus, Lex Agr. ; domna, 1^{er} siècle après J.-C.) : maître, maîtresse de maison. Le rapport avec domus était senti des Latins ; cf. les vers cités par Cic., Off. 1, 39, 139, o domus antiqua, heu quam dispari/dominare domino. S'oppose à seruus (comme erus), uilicus, ancilla, familia. Désigne par extension toute espèce de maître : maître de maison en tant qu'hôte recevant des amis, d'où dominium au sens de « repas, festin » ; maître des jeux ; maître du peuple, tyran, despote (cf. le sens de gr. δεσπότης qui a pu influer sur l'évolution du sens de dominus) : Cic., Rep. 2, 26, uidesne ut de rege (scil. Tarquinio) dominus extiterit? Hic est enim dominus populi quem Graeci tyrannum uocant ; de là dominor, -aris (domino, *addomino, M. L. 155) ; dominātiō, -tor, -trix, -us. Dans la langue de l'Église, dominus traduit le gr. κύριος « le Seigneur ». Usité de tout temps. Panroman ; les formes romanes remontent à dominus, domna, cf. les composés tardifs domnaedius, domnifunda, praedia (inscriptions). M. L. 2741, 2733 ; dominium : 1^o droit de propriété (terme juridique) ;

2^o repas, festin (cf. plus haut). M. L. 2740 : dominicus : du maître, du seigneur, d'où diēs Dominica (ou dominicus) ; B. W. sous dimanche « le jour du Seigneur » = κυριακῆ ἡμέρα. M. L. 2738 ; irl. domnach ; dominiciāda = κυριοκτόνος « meurtrier du Seigneur » ; dérivés dominiciārius, -cālis. — dominiculum (Dig.). Cf. encore M. L. 2734, dominedeus ; 2735, *dominiāre ; 2736, *dominiārium ; 2737, *dominicellus, -a. V. B. W. sous demoiselle.

Voir aussi condoma, conduma, peut-être composé tardif d'après ουνοκλά. M. L. 2124 ; *condominium, 2124 a. Les thèmes *domo- et *domeu- sont dérivés d'un mot-racine *dem- qui subsiste dans des formes isolées, notamment le génitif *dem-s : véd. dām-patiḥ et pātīr dām « maître de la maison », gāth. dōng patiḥ (même sens) et, en grec, δεσπότης, δεσποτῶνα, δεσπόζω, qui supposent un ancien *dems-pot- (dems-pod-). L'Avesta a aussi un locatif dām, le grec un nominatif-accusatif neutre δῶ (δῶμα doit être une adaptation du doublet *dōm ; cf. arm. tun) et, au premier terme d'un composé, δά-πεδον, littéralement « sol de la maison ». En arménien, le même thème apparaît dans tun (de *dōm) « maison », gén. tan ; et il y a une trace indirecte de *domu- combiné avec tun, tan dans tanu-tēr « maître de maison ». M. Benveniste a signalé, dans l'article cité sous domū, p. 20, que domus est « un terme institutionnel » et que « c'est même peut-être ce caractère qui a influencé la suffixation de lat. domus : à côté de domo- (lat. domō, domi, dominus), le thème *domu- de lat. domus, v. sl. domū, véd. dāmū-nas- est conforme à un type en *-u- de dénominations de parenté et de société : lat. tribus, av. zantū-, dahyu-, skr. bandhu-. — On ne sait par quelle action le lituanien a remplacé *domo- par nāmas (généralement au pluriel : namai « maison ») ; l'ancien locatif namē « à la maison » joue le même rôle que lat. domi.

Tandis que, en indo-européen oriental, le « maître de maison » est indiqué par un juxtaposé dont le second terme est pot- (comme dans lit. vės-pat- « maître de tribu » et dans véd. viṣpātīḥ « chef de viṣ- [cf. uicus], jāspātīḥ « chef de gēns », le latin se sert d'un dérivé du thème domo- ; ce dérivé est formé comme tribūnus de tribus (qui montre qu'il ne faut pas partir de domu-) et comme, en gotique, piudans « roi », littéralement « chef de piuda », kindins « ἡγεμῶν », littéralement « chef de kind », c'est-à-dire de gēns.

On est tenté de rapprocher domus, etc., de la racine de gr. δέω « je construis », οικο-δῶμος « architecte » ; mais le parfait δέδημαι et le substantif δέμας « corps » montrent que cette racine est dissyllabique et, par suite, ne concorde pas avec le thème *dem- « maison ». Le groupe de got. timrjan « οικοδομεῖν », timrja « τέκτων », v. isl. timbr « bois de charpente » n'enseigne rien. A cette racine *dema-, *dmā-, se rattache le nom iranien de la « maison » ; gāth. dāmāna-, d'où av. réc. nmāna-, pers. mān. Mais le nom indo-européen *dem- de la « maison » semble isolé, comme le nom *weik- du « clan ».

dōnec (dōnicum, archaïque ; dōnique, Lucr. 2, 1116 ; dōneque, Italia) : « jusqu'au moment où », puis « tant que, aussi longtemps que » (sens secondaire attesté depuis Lucrece en poésie et depuis Tite-Live dans la prose), « tout le temps que, jusqu'à ce que ». Synonyme de dum et, comme lui, a dû s'employer à l'origine sans valeur

subordonnante; cf. Lex XII Tab. 6, 8, ap. Fest. 474, 16, quandoque sarpta, donec dempta erunt. Ancien, mais évité par la langue classique (ignoré de Cés., Sall., Rhét. à Hér.; Cicéron n'en a que cinq exemples dans ses premiers discours, et un, de Fin. 4, 6); et rare après le 1er siècle de l'Empire.

Renferme, comme dēnique, une particule locative, dō-, suivie de la particule -ne- et, ici, de cum ou de que (-c, cf. neque = nec), suivant les cas. L'analyse ressort de la forme parallèle ombr. ar-ni-po « dōnec », dont le premier élément est ar- « ad » (cf. quoad, osq. ad-pūd), le second ni parallèle à lat. ne, le troisième -po, répondant à lat. cum (quom).

La particule dō est ancienne; une forme dō, au sens de « vers, jusqu'à », est attestée par v. h. a. za et suo, v. angl. iō, v. sl. do (préposition avec le génitif, ancien ablatif) et da « jusqu'à », particule de coordination et de subordination, lit. da (particule indiquant l'achèvement), lett. da « jusqu'à » (avec génitif ou datif); irl. do est la forme de to avant l'accent; cf. peut-être idō-neus. Cette particule a aussi une forme *de : gr. δὲ οὐδὲ (att. οὐκαδὲ), οὐκὼν δὲ, φύγαδε, etc. Le -da avestique est ambigu. V. dē. Pour -ni-, v. dēnique et -ne.

On rapproche parfois le second terme de quandō, dont l'analyse n'est pas faite de manière évidente.

dōnum : v. dō.

dormiō, -is, -iul-, -itum-, -ire : dormir (sens propre et figuré; d. cum = cubare cum). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2751. Pas de substantif; le nom correspondant à dormiō est somnus.

Dérivés et composés : dormitor, -itō (rare), -itōrius (Plin.), d'où dormitōrium, M. L. 2753; dormitō, -ās, M. L. 2752; dormitator : mot plautinien, Tri. 862, 984, sans doute : rôdeur de nuit (i.-e. « dormeur de jour ») correspondant à ἡρεπόκοτος κνηρ d'Hésiode, Op. 603; *dormiculāre, M. L. 2750; dormiscō (tardif, peut-être tiré des composés ad-*ob*-); addormiō (tardif), M. L. 157; addormiscō, M. L. 158; indormiō; obdormiō, obdormiscō; edormiō, edormiscō : dormir à discrétion; évacuer en dormant; dormificō (tardif). Cf. aussi M. L. 4382, *indormentiāre; 4382 a, *indormentire.

Dormiō est un présent dérivé de la forme élargie, athématique *drēm-, qui survit, d'autre part, dans v. sl. drēmijō « je sommeille ». La racine se trouve ailleurs, mais toujours sous des formes élargies : gr. ἔραθον, ἔραθον, d'où ἄραθνα, et, d'autre part, véd. drāti « il dort » et skr. class. drāyate (même sens), véd. nidrā « sommeil », de *drē-. Voir les observations faites sous premō et sous somnus. Pour exprimer la notion de « dormir », à l'aspect indéterminé, on a recouru à la racine *der- avec le suffixe de présent *-em-, qui indique l'aspect « indéterminé ». Ce procédé se retrouve aussi, avec le suffixe *-ye- du présent, dans v. sl. drēmijō « je dors ». Au contraire, le grec a recouru à la même racine pour indiquer l'idée de « s'endormir », en utilisant un autre suffixe, qui fournit l'aspect indéterminé : ἔραθον. Tandis que les préverbes ne jouent guère de rôle avec dormiō, le grec a ordinairement un présent καταραθάνα. — La racine indo-européenne *swep- survit dans somnus et sōpiō (v. ces mots).

dorsum, -i n. (dorsus m. Plt., dossus, Dos(s)us, cf. dossennus « le bossu, le gros dos », polichinelle, personnage des Atellanes (la finale -ennus semble étrusque; cf. leuenna, sociennus); dossuārius « bête de somme, de bât ») : dos (horizontal), échine; dorsum dictum quod pars ea corporis deueza sit deorsum, P. F. 60, 18; éty-mologie sans doute populaire, mais on n'en connaît pas de meilleure. Mot populaire, employé par les esclaves dans Plaute (en face de tergus, qui s'oppose à pedalis). S'applique, comme le gr. νῶτος (νῶτον), à tout objet affectant la forme d'un dos horizontal et présentant une surface légèrement convexe : dorsum uiae, dorsum nemoris (Vg.). Ancien (Plt., cinq exemples, contre quarante de tergum), usuel. Panroman. M. L. 2755; B. W. dōs.

Dérivés et composés : dorsuālis (dorsālis, dorsānus tardifs) : dorsal (tardif). Comme dossuārius, sans doute fait d'après les dérivés tirés de thèmes en -u-, type ossuārius; Dos(s)uō, CIL I² 270; dossuōsus (Sol.), exdorsuō, -ās : fendre le dos d'un poisson; éreinter, échiner (Plt.). Cf. aussi M. L. 7146-7147, *rēdōssiāre, rēdōssiūs; 2126, *condorsum.

dōs, dōtis : v. dō.

dosinus, -a, -um : gris cendré. Épithète de la robe des chevaux, attestée en bas latin (Isid., Gloss.), d'origine germanique. M. L. 2755 a.

draeō, -ōnis m. : 1^o dragon; 2^o serpent (poétique); 3^o étendard (époque impériale). Emprunt latinisé au gr. δράκων, -οντος qui existe également en transcription; gén. draconitis, acc. draconem. M. L. 2759; passé en germanique : v. h. a. trahho « Drache », de draco (App. Probi), etc., et celtique : irl. drac, britt. draig.

Dérivés : dracunculūs : 1^o petit dragon, 2^o poisson venimeux; 3^o couleuvrée (?); dracōnārius : porte-étendard (Vég.); draconitārius : collier en forme de serpent; dracōnīgēna (poétique), etc. Cf. M. L. 2760. V. fr. draoncle « abcès, tumeur ».

draeōma = τράχωμα (Orib.).

draecuma, -ae f. : drachme. Emprunt oral, ancien au gr. δραχμή, usité dans la langue des comiques; pour l'épenthèse de u, cf. Alcumēna.

Dérivé : drac(h)umissō, -ās (Plt.). — Dérivé tardif et savant : drachmālis (Cass. Fel.) et drachmeus. Passé en gotique : drakma (savant).

drappus, -i m. : chiffon. Mot bas latin (Orib., Vie de St Césaire, Not. Tir.), peut-être gaulois; cf. les noms propres Drappo, Drappus, Drappes, Draponus. M. L. 2765; B. W. drap.

draucus, -i m. : pédéraste (Martial). Glossé καταυπηγός. H y a un nom propre Draucus, -a; celtique?

drauoca, -ae f. : personacia, lappa » (Gloss.). Sans doute gaulois. Mais bret. draoch, gall. drewg semblent provenir du latin.

drōnsō, -ās, -āre : crier (en parlant du cygne); drōnsiō, -ās (Gloss.). Mot imitatif, attesté seulement depuis Suétone. Peut-être emprunté au gaulois?

drindrīō, -ire (et d(r)indrō, -ās) : belotter (cri de la belette). Mot imitatif (Suét.). Cf. didintriō, mintriō.

dromeda, -ae et dromedārius, -i m. : dromadaire (tardif; Vop., Vulg.). Adjectif dérivé du gr. δρομάς que la langue littéraire transcrit par dromas, -adis (T.-L., Q. Curt.), qui s'applique à l'animal (d. camelus) et aux soldats chameliers (καμηλάτης, καμηλοβάτης). L'all. Dromedar vient du français.

dromō (dromūs), -ōnis m. : vaisseau ou barque très rapide (cf. lambo). Emprunt tardif au gr. δρόμιον « coureur ». Demeuré en v. it. dromone > fr. dromon. M. L. 2776.

Dérivé : dromōnārius.

droscā, -ae f. : oiseau chanteur (Anthol. 762, 11). Sans doute germanique. †

druidēs, -um (Cés.) et druidae, -ārūm (Cic.) m. : druides; druias (Ary-), -adis et druis, -idis f. : druidesse (Lampr., Vop.). Mot gaulois.

drungus, -i m. : dronge, bataillon (Végèce). Mot étranger, sans doute celtique (irl. drong).

drūps (druppa), -ae f. : olive qui commence à brunir. Sans doute de gr. δρύπετα, accusatif de δρύπη, doublet de δρυπετής « qui mûrit sur l'arbre ».

*dubenus : apud antiquos dicebatur, qui nunc dominus, P. F. 59, 2. Sans autre exemple et sans doute corrompu.

dub-; dubō, -āre; dubitō, -ās; dubius, -a, -um. Un verbe simple dubō est attesté dans la glose dubat : dubita, P. F. 59, 1. Dubō semble être le dénominatif d'un adjectif *diū-bho-s formé de la racine *du- de duo, cf. du-(plez), comme probus est tiré de *pro-bho-s. A dubō se rattache l'adjectif dubius formé comme lūdius de lūdō, sciūs de sciō, etc., proprement « partagé entre deux adhésives » : Vg., Ae. 1, 218, spemque metumque inter dubii, seu uisere credant | siue extrema pati, puis « douteux, incertain, hésitant », « d'issue incertaine » et par euphémisme « critique ». Cf. le sens de « craindre » pris par dubitō dans les langues romanes (fr. re-douter, prov. dobtar, etc.); v. Löfstedt, Eranos XLIV 350, et B. W. sous douter; Benveniste, Word, 10 (1954), p. 254, qui compare gr. δέος, etc.). Ancien, usuel. Subst. n. dubium : doute, d'où dubiosus (Gell.). Cf. aussi addubatum : dubium, dans P. F. 20, 4; dubietās (rare et tardif, trad. de ἀμφιβολία, ἀμφισβήτησις); indubius (époque impériale); dubitō, -ās : être partagé entre deux possibilités (dubiāre utrum... an, ne... an, etc.), douter, d. an; se demander si; dans les phrases négatives ou interrogatives, nōn dubiō quān; cf. M. Leumann, Gnomon, 9, 239. Fréquentatif qui a remplacé le simple à l'époque historique et a fourni de nombreux dérivés : dubitātō f. (usuel, classique), -ior (rare, tardif), dubitābilis (Ov.) et indubiābilis = ἀνομφισβήτητος; dubitātus; dubitātum, dubitānter et indubitānter, etc.; indubiātus (époque impériale). Ancien, usuel. M. L. 2781. Composés : ad-, indubiō (Vg.). Pour la formation et le développement de sens, cf. got. zweifls, all. zweifel.

ducēni, -na, -nārius : v. ducentī sous centum.

dux, dūcis m. et f.; dūcō, -is, dūxi, ductum (ces deux dernières formes avec ū d'après Priscien, GLK II 166, 20); toutefois, l'ŷ dans dūxi ne peut être que secondaire et analogique de dūctus, où le degré zéro est normal; on lit, du reste, adouzei, CIL I² 2438, et l'it. con-

dussi suppose un ŷ), dūcere; -dūcō, -ās, -āni, -ātum, -āre : formes alternantes de la racine *deuk-/dūk-. Dux de *duk-s, mot racine comme -spez de *spek-s dans auspez; -cen dans tubi-cen « conducteur, meneur, guide, chef (d'armée) », etc. Ancien, usuel, classique. M. L. 2810. Dūcō (dont l'ancienne diphtongue est attestée par des graphies comme abdouci (CIL I² 6, épithape de L. Cornélius Scipion) veut dire « tirer à soi, conduire, mener »; il est en parallèle avec sequor, e.g. Plt., Ba. 406, quo sequar? quo nunc ducis me? Comme agō « pousser », auquel il s'oppose, c'est un ancien terme de la langue pastorale; le dux marche en tête du troupeau; dūcō, -ās (usité seulement en composition) est le duratif de dūcō, -is; cf. edūcō, -ās « élever » (un enfant) et edūcō, -is « faire sortir ». Dūcō s'est employé au figuré dans de nombreuses acceptions pour désigner tout ce qui se rapporte à l'idée de « conduire, tirer sans discontinuité » : dūcere aquam « amener de l'eau », d'òs aquae ductus, etc., dūciculus « robinet », mot de très basse époque, demeuré dans les langues romanes : fr. doizil, douzil, M. L. 2786; d. lineam filum, tēlum; d. mūrūm « allonger (d'où construire) un mur »; d'où métaphoriquement d. carmen (à côté de dēducere), d. bellum « faire traîner la guerre », d. spīritum; d. samnōs; d. pōcula; d. aetātem (cf. agere), diēs, noctem; d. ratiōnēs « allonger ses comptes »; d'où absolument dūcere « compter, estimer », construit comme absummare : magni, paruū dūcere et devenu, comme lui, synonyme de putāre « penser, tenir pour », aliquem uirum dūcere. Enfin, de dūcere uxōrem domum « emmener l'épouse chez soi, se marier (en parlant d'un homme) », on tire par abréviation dūcere dans le même sens. En ce sens, dūcō a remplacé l'ancien *wedh- « conduire » et, en particulier, « emmener la fiancée », qui a survécu en italo-celtique et qui est encore attesté en celtique : gall. dy-weddiō « épouser ». Dans la langue familière, dūcere prend le sens de « tromper », comme les composés indūcere, sēdūcere, circum-dūcere (cf. le fr. familier « mener », « faire marcher »). Synonyme aussi de condūcere « engager, louer ». Usité de tout temps. Panroman (sauf portugais). M. L. 2785.

Dux figure comme second terme de composé dans redux (et reddux, cf. reddūcō) « qui revient, de retour »; trādux, -ucis m. : sarment de vigne qu'on fait passer d'un arbre à l'autre. M. L. 8833 et 8832, *tradūcūlus.

À l'époque impériale, dux s'est spécialisé pour désigner à la fois une magistrature militaire et un titre de noblesse. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés tardifs dūcālis, dūcātor, -trix et dūcō, -ās (sans rapport avec dūcō de educō; v. ce mot); dūcānus, -ūs = ἡγεμὼνα (Suét.). Panroman, sauf roumain. M. L. 2783; dūciānus.

Dérivés en duct- : ductus, -ūs (ū) m., ductiō : fait de mener, de conduire, d'amener (aquae ductus), M. L. 571. Il est à noter que Cicéron dit ductus aquarum là où Vitruve dira ductio aquarum (cf. l'opposition entre ital. doccia, M. L. 2788 a, B. W. douche, et v. fr. doit de ductus, M. L. 2789). Ductiō est rare et apparaît seulement à l'époque impériale dans des écrivains techniques (Vitruve, Gelse, Digeste). Ductus est, au contraire, ancien et usuel; cf. ductū auspicūque; de même les composés conductiō, circumductiō, dēductiō, etc. (Cicéron, Plaute). Sur cette opposition, cf. Meillet, BSL 25, 138; ductum, M. L. 2789.

ductor : guide, chef. Mot de style noble, traduit dans la poésie épique le gr. ἡγεμών; ductilis (langue impériale) : qu'on peut conduire ou tirer; malléable. M. L. 2788; ductim, adverbe; ductarius : qui sert à tirer (Vi-truve); subductarius (Caton).

Fréquentatif : ductō, -ās (archaïque et postclassique), même sens que dūcō, et aussi « séduire, tromper ». M. L. 2787. De là ductiō, -ās (Plaute).

Composés de dūcō, -is : abducō = got. af-tiuhan et, pour le sens, gr. ἀνάγω « emmener, éloigner, faire sortir » et « dériver, détourner »; quelquefois avec idée de violence ou de séduction. Don., Ad. 259, ducimus uolentes, abducimus inuitos; Sén., Ben. I 9, 4, nemo uozorem ducit nisi qui abduxit; abductiō (langue de l'Église, iv^e siècle); adducō = got. at-tiuhan : tirer à soi, amener, M. L. 160; conducō, transitif et absolu : α) transitif 1^o conduire, mener ensemble, réunir, contracter (συνάγω); 2^o engager, louer (μισθῶ; cf. locāre sous locus); 3^o dit d'abord des hommes : c. operāriās, coquās; joint à cōgere par Cic., Tull. 27, si quae familia... et homines aut seruos aut liberos coegisset aut conduxisset. Appliqué ensuite aux choses : c. domum, aedēs, etc. De là conductus, -i, conductum, -i n.; β) absolu, 3^o personne singulier et pluriel « se rencontrer avec, convenir à » (= congruit, conuenit). Plt., Ba. 56, huic aetati non conducti... latebrosus locus. Cf. le sens de dūre en vieux français. Panroman, sauf romain; mais le sens montre que, comme dans le cas de *com-mandāre remplaçant commendāre, le mot roman ne continue pas le mot latin ancien et résulte d'une combinaison de cum- et de dūcō à basse époque. Cf. M. L. 2127 et 2128, conductum. Dérivé : conductibilis (Plt.; Tri. 55) = ūtibilis, ūtilis. Le dérivé conductiō reflète les sens multiples du verbe. Il signifie : 1^o location, louage; 2^o traduit dans la langue de la rhétorique, συναφοσιμῶς; 3^o dans la langue médicale, συναγωγῆς « contraction ». Autres dérivés : conductor « locataire », conducticius, conductiela.

dēducō : emmener; tirer de haut en bas (les fils), d'ou « filer » et, par suite, « composer » (un poème); « retirer, réduire; faire descendre, baisser »; d. uocem, d'ou dēducta uox. Dérivé : dēductiō : action d'emmener; diminution, déduction.

diducō : emmener de côté et d'autre; séparer, diviser, disperser.

ēducō : mener au dehors, faire sortir, élever (cf. educus et editus); quelquefois pris dans le sens de educāre.

indūcō : 1^o mener, conduire dans. De là animum ou in animum indūcere « se mettre dans l'esprit » (avec l'accusatif ou une proposition infinitive), animum indūcere ad « amener son esprit à »; 2^o en langue de théâtre : introduire un personnage sur la scène; par suite, « représenter »; 3^o mettre sur, couvrir, enduire : i. postēs pice, i. coria super laterēs, i. uariās plūmās (Hor., A. P. 2); souvent confondu dans cet emploi avec indūere; 4^o tirer une ligne et « biffer »; 5^o tromper, mettre dedans (cf. circumdūcō et inconciliō). M. L. 4383. Outre les sens du verbe, le dérivé inductiō a servi à traduire des expressions techniques du grec : επαγωγῆ, induction logique; personarum ficta inductiō = προσωποποιησις; erroris inductiō = ἀποκλήνησις. Pour inductilis, v. M. L. 4384.

intrōducō; obducō (sens spécial : couvrir; cf. operiō, officiō); perducō, M. L. 6405 a; prōducō : produire, prolonger; prōductiō; redducō (redd., e. g. Lucr. I 228) :

ramener, réduire, M. L. 7149; sēducō; subducō, M. L. 8355; trādūcō : mener au delà; faire passer; donner en spectacle; traduire. M. L. 8834.

dūcō a un correspondant exact dans le verbe germanique signifiant « tirer », représenté par got. tiuhan « ἔγερν »; il y en a une forme expressive dans v. h. a. zuckan « tirer vite » et peut-être dans l'intensif grec δαυδύσσοσθαι : δαυεσθαι, Hes.; gall. dygaf « je trahne » repose sur *dukō; v. J. Loth, Rev. celt., 20, 79. Le verbe a eu sans doute quelque chose de populaire (mais non en latin, cf. duz); l'albanais a nduk « j'arrache (les cheveux) ». Des deux racines *wedh- et *deuk- signifiant « conduire », le celtique a gardé surtout la première et le latin la seconde. — M. H. Pedersen, Vergl. Gr. d. kelt. Spr., II, p. 475, envisage la possibilité que *deuk- soit un juxtaposé d'un préverbe *d- et de *euk-; cf. ad in fine.

L'emploi du nom racine duz simple avec valeur de nom d'agent est exceptionnel (cf. cleps et rēx). Le germanique n'a, comme on l'attend, qu'un type composé. v. angl. heri-togo, v. h. a. heri-zogo « chef d'armée ».

dūdum adv. : autrefois, depuis un certain temps, spécialisé ensuite dans le sens de « il y a longtemps, depuis longtemps ». Désigne encore dans Plaute un moment peu éloigné aussi bien qu'un passé lointain; ainsi ut dūdum « aussitôt après que », Au. 705; le sens est équivoque dans une phrase comme Am. 683, sic salutes atque appellas quasi non dudum uideris « comme si tu ne m'avais pas vu tout à l'heure » ou « comme si tu ne m'avais pas vu de longtemps ». Surtout employé dans les locutions haud dūdum (archaïque, perdidum, Plt., Sti. 575), iamdūdum, quamdūdum. Le mot a une couleur ancienne. Cicéron et Virgile l'emploient, mais non César ni Salluste. Disparaît à l'époque impériale, tandis que iamdūdum continue à vivre à côté de iampridem. Non roman. — Sur diū considéré comme résultant d'une contamination, v. ce mot.

Il semble impossible de ne pas reconnaître dans dum une forme enclitique de la particule dum et, quant à dū-, de ne pas rapprocher dūrāre au sens de « durer ». Il y a, en effet, un groupe de mots indo-européens indiquant la longue durée : arm. tew « durée », hom. δῆλον (ancien δῆφρόν) « depuis longtemps » correspondant à arm. erkar « long » (en parlant du temps), de *dūrā-, gr. δῆν (ancien δῆφν) « depuis longtemps », v. sl. davi « depuis longtemps », davnū « ancien »; i.-ir. dū-ra « loin, lointain »; hitt. tuwa « loin », tuwala-, de *dūrā-lo « lointain »; cf. Benveniste, BSL 33, 142.

duellum : v. bellum.

dui- : v. duo et bi-.

duim : v. dō.

dulcis, -e : doux au goût (par opposition à amārus : Publ. Syr. 144, dulce etiam fugias fieri quod amarum potest). Par extension, « doux » dans tous les sens de l'adjectif, au physique et au moral, comme gr. γλυκύς, γλυκερός, dont il est synonyme. Ancien et usuel. Panroman. M. L. 2792; B. W. s. u.

Dérivés : dulcia n. pl. (tardif) : douceurs, sucreries; d'ou dulciarius; dulcicola, -orum (Apul.); dulciculus; dulcēdō; dulciūs (très rare; anté- et postclassique);

dulciūdō (rare); dulcor m. (tardif), M. L. 2793. Ces deux derniers créés d'après amāriūdō, amāror; dulciāmen (Diosc.); dulciūtus (Gloss.). De dulcor a été tiré dulcōrō, -ās (langue de l'Église); dulcō, -ās (bas latin), M. L. 2791; ēdulcō (rare) : adoucir; indulcō, M. L. 4384 a; dulcēsco, -is : s'adoucir.

Quelques composés poétiques en dul(-) sur le modèle des types grecs en γλυκω-; dulcifer (Enn.), dulcaci-dus = γλυκώπιπος, dulciloquus, dulciroloquus (Lae-vius), dulcirādic (Diosc.) = γλυκώριζα, dulciuocus = μελιπῶδός.

On est tenté d'établir un rapport avec gr. γλυκύς « doux », γλευκός « vin doux », en admettant que γλυ-κός reposerait sur *dluku- et qu'il y aurait eu assimilation. Hypothèse non vérifiable. Pas d'autre rapproche-ment.

dulgo, -ere : livrer en repréailles, mot de la loi Sa-lique, sans doute d'origine germanique; v. Thes. s. v.

dum (dunc, époque impériale, d'après tum, tunc) : particule temporelle marquant la simultanéité de deux ac-tions qui se déroulent. S'emploie :

1^o Sans valeur subordonnante (cf. Ernout-Thomas, Synt. lat.², p. 370). Se trouve avec ce sens dans des phrases corrélatives, cf. Quint. 9, 3, 16, Catullus in Epi-thalamio (62, 45) : dum inuupta (intacta, codd. Cat.) manet, dum cara suis est, cum prius dum significet « quoad », sequens « usque », où il n'y a peut-être qu'une imitation du gr. ἕως... ἕως. L'exemple d'emploi isolé de dum qu'on cite dans Plt., Ru. 779, ne peut être retenu, le texte, conservé seulement par l'Ambrosien, étant lacunaire et incertain. Dum subsiste encore comme second terme des composés : dū-dum « pendant ce temps » et « de temps en temps », nōn-dum « pas encore » (et nē-dum) uix-dum. Se joint souvent comme enclitique soit à des adverbes ou à des mots exclamatifs, soit à des impératifs : aegedum, abidum, circumspiciam (cf. le ἔγε δῆ grec), ehodum, primum dum (= πρῶτον μὲν ou δῆ), quidum, etc., comme particule de renforcement définie par le glossaire de Placide, dum aduerbium hortantis est, analogue au gr. δῆ, au fr. donc dans « donne donc », etc. (cf. dunc dans les langues romanes, M. L. 2795 : la forme dunc est attestée épigraphiquement à basse époque, CIL III 1903, 8; 14406 a, CE 619, 2; 1305, 2; 1549, 10, avec le sens de « pendant que »; elle est évidemment construite d'après tum, tunc) ; le type fr. donc doit résul-ter d'une contamination avec tunc ou être issu de dum-que?

2^o Avec valeur subordonnante « dans le temps, tout le temps que » et, de là, « jusqu'à ce que ». Dans le premier sens, dum est suivi régulièrement de l'indicatif présent, quel que soit le temps de la proposition corrélatve, pour marquer le déroulement simultané de l'action : dum haec geruntur, Caesari nuntiatum est, Caes., BG 1, 46, 1. Toutefois, cette syntaxe tend à s'oublier et dum peu à peu arrive à se construire comme cum, dont il est voisin par le sens : dum haec in Apulia gerebantur, Samnites... urbem non tenuerunt, T.-L. 10, 36, 16 (le premier exemple de cette construction est sans doute dans Cic., p. S. Rosc. Am. 91; v. Landgraf ad l.); à basse époque, on trouve même dum pour cum, cf. Thes. V 1, 2218, 40; 2229, 20. — Dans le sens de « jusqu'à ce que », dum est suivi de l'indicatif ou du subjonctif de

volition ou de possibilité, suivant la nuance que veut exprimer l'écrivain (cf. priusquam). — Enfin, dum s'em-ploie dans le sens dérivé « pourvu que »; dans ce cas, il est souvent accompagné de modo : dum modo. Ancien, usuel; v. E. Löfstedt, Z. Ursprung u. Gebrauch d. Partikel dum, Strena Philol. Vpsal., 1922, 408 sqq.; Brun-ner, Entwicklung der Funktionen der lat. Konjunktion dum, Tübingen, 1936. — Demeuré dans les langues ro-manes, soit sous la forme dunc, de *dumque, v. B. W. donc (panroman, sauf roumain), soit ui à interim, cf. ital. (d)omente, v. fr. (en)dementres, cf. dum interim, M. L. 2794. — Sur bas lat. dunc, v. W. von Wartburg, Franz. etym. Wört., sous dunc.

On peut se demander si dum ne serait pas formé comme tum et cum; alors on rapprocherait -dam dans quidam, -dem dans idem. Mais -dam et -dem n'ont pas d'étymologie. D'autre part, on n'explique pas ainsi la notion de durée qui est essentielle à dum. Ceci conduit à envisager la possibilité d'un lien avec la racine qui indique la durée dans dūdum (où dum figure, du reste, comme second terme) et dūrāre : v. dūdum.

dum-taxat (avec assimilation duntaxat) : particule limitative formée de la réunion de dum et d'un sub-jonctif d'un verbe *taxō désidératif de tangō (cf. uisō, uideō). Proprement « jusqu'à ce qu'il puisse toucher » (peut-être d'abord en parlant de la balance, v. Thes. s. u.), c'est-à-dire « jusque-là », « seulement », « en n'allant pas plus loin » (avec valeur restrictive, comme tenus). Avec subordination : « dans la mesure où » (Lucr. 2, 123). Les deux éléments sont encore séparés dans la loi de Bantia, CIL I² 582, [quae uolet dum minoris] partus familiaris taxat, liceto; cf. Festus 288, 34, cum quis uolet magistratus multare, dum minore parti familiaris taxat. Ancien et classique, mais rare; sous l'Empire, surtout employé dans la langue du droit ou dans des expres-sions artificielles et archaïsantes, comme si dumtaxat = si modo, Gell. 1, 13, 6, etc. Non roman.

dūmus, -i m. : ronces, broussailles. Ancienne forme dūsmus d'après P. F. 59, 3 : dūsmo (l. dusmoso?, le dūsmum, incultum des Gloss. peut provenir de Festus), dūsmo in loco apud Liuium (frag. 39), significat dūmo-sum locum. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés et composés : dūmētum (ductectum quasi dūmicitum d'après P. F. 59, 6; la forme dūmectum est analogue des autres dérivés où le suffixe s'ajou-tait à la gutturale du thème, comme salictum, cārec-tum, fructum; cf. lumecta, (h)umecta, rūdecta, uir-recta) : ronceraie; dūmōsus; dūmicola f. (Avien, d'après siluicola); dūmālis (Mart. Cap.); dūmescō.

On compare irl. doss « buisson » (douteux d'après H. Pedersen, V. Gr. d. kelt. Spr., I, 56) et m. h. a. zūssach « broussailles », v. h. a. zir-zūssōn « débroussailler ».

dūme : v. dum.

duo, duae, duo : deux. Ancienne forme de duel, qui a tendu à prendre la flexion du pluriel. Duo sert pour le masculin et le neutre; la forme duae est sentie comme pareille au type illae, bonae, etc.; la langue vulgaire a créé un masculin dui et un neutre dua, cf. Quintilien I, 5, 15. Le génitif duorum a tendu à remplacer un plus ancien duom, duum, l'accusatif duos, un ancien duo iden-tique au nominatif. A basse époque, enfin, duo tend à

devenir indéclinable (comme il l'est déjà en grec chez Homère). Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 2798. *Duo* figure dans *duodecim* et, sous une forme réduite, dans *dūcentī*, *-ae*, *-a* (cf. *trēcentī*), M. L. 2799 et 2784. Cf. aussi *dubō*, *dubius*.

Dérivés et composés : *duālis* : duel. Adjectif sans doute créé par Quintilien (cf. Inst. Or. 1, 5, 42) dans l'expression *duālis numerus*, qui traduit *δουβλός ἀριθμός*. De là, à basse époque, *duāliūtas* « le nombre deux » (= gr. *δουβλ*). Cf. *plūrālis*, *plūrāliūtas*.

dubius : v. ce mot.

duplex : plié en deux (se dit d'une étoffe, d'un vêtement); divisé en deux; double; cf. *simplex*, *triplex*, etc.; pour le second élément du composé, v. *plicō* sous *plectō*. S'emploie aussi en poésie, comme gr. *διπλοῦς*, avec des crébys qui vont par paires : *duplicēs oculi*, *duplicēs palmae*, emploi où il finit par être un substitut de *duo*. Au sens moral, « ambigu » et « fourbe ». Ancien, usuel et classique.

Dérivés : *dupliciter*; *duplicārius* m. « soldat qui reçoit double solde »; *duplicō*, *-ās*, M. L. 2801 (surtout roumain; les autres langues romanes ont des représentants de *duplāre*); *duplicatū* (latin impérial), mot savant qui a pris différentes acceptions techniques et a servi, entre autres, à traduire le gr. *ἀνάδιπλασις*; *duplicātor* (Sid.); *conduplicō* (cf. *congemino*); *duplicūtas* (Tert.); *duplicūārius*, *διμοιρτής* (Gloss.); *duplicāmen* (Diosc.).

duplus, *-a*, *-um* : double, M. L. 2802; v. ir. *diabul*. Cf. *triplus*, etc. Substantivé : *duplum* et *dupla* « le double »; *dupliō* : le double (cf. *iāliō*). Attribué aux *antiqui* par P. F. 58, 14. Se trouve dans la loi des XII Tables. Sert aussi à traduire *διπλασιών*, le double du nombre parfait (six), c'est-à-dire « douze »; *dupliās* (Gloss.); *duplō*, *-ās* : doubler; *dupliātō* (Dig.). Appartient au latin juridique; la langue classique dit *duplicō*. Panroman, sauf roumain. M. L. 2800; *duplāris*, *-rius*.

dupondium, *-i* n., *dupondius* m. (et *di* ; pour le second terme du composé, cf. *pendō*, *pondus*, *pondō*) : 1° *dupondius*, monnaie valant deux as; 2° mesure de deux pieds. Dérivé : *dupondiārius* (*di*-).

On ne peut déterminer si lat. *duo* représente un ancien **duwō* répondant à gr. *δύο* et à arm. *erko-*, de *erko-tasan* « douze », ou si l'*ō* est abrégé de *ō*, d'après la tendance des mots iambiques, comme dans *ego*, *bene* (de **egō*, **dwenē*), cf. véd. *d(u)wā*, hom. *δύω*, v. sl. *dūva*, lit. *dū*, arm. *erku*. Ce qui ferait préférer la première hypothèse, c'est que, comme gr. *δύο*, lat. *duo* n'a pas de formes distinctes pour le masculin et le neutre (à la différence de l'indo-iranien, du slave, du balte, etc.). — Le nominatif féminin *duae* est superposable au nominatif-accusatif ducl, véd. *d(u)wē*, v. sl. *dūwē*, lit. *dūi*, sans doute ir. *dī* (v. H. Pedersen, *V. Gr. d. kelt. Spr.*, II, § 470, p. 120 sqq.). Compris comme un nominatif, il a entraîné un accusatif *duās*. — L'extension des formes de pluriel qui se développe en latin à l'époque historique et qui a pleinement abouti en roman est complète déjà en ombrien : nom. masc. fém. *dur*, acc. fém. *tuf*, nom.-acc. neutre *tu va*, dat.-abl. *tu ves*, *tu ver-*, *duir*. — Là où, comme en latin, la catégorie du duel a disparu, apparaît la tendance à donner à « deux » une flexion de pluriel.

Pas plus en latin qu'ailleurs, l'ordinal de « deux » n'est tiré de la racine du nom de nombre; on se sert d'*alter*, qui a remplacé d'autres mots (v. *iterum* et *ceterum*). — Un autre substitut des anciens adjectifs indiquant l'opposition de « deux » est *secundus*, adjectif en *-undus* en face de *sequor*.

L'adverbe signifiant « deux fois » repose sur une forme à **dw-* initial, tandis que *duo* repose sur un ancien **duwō*; *bis* répond à skr. *doiḥ*, av. *biš*, gr. *δίς*; v. *bi* et *bi*.

Au premier terme de composés, l'ancien **dw-* est représenté par lat. *bi-*; v. ce mot. — Le type *du-* de *duplex*, et sans doute de *dubius*, se retrouve en ombrien dans : *tu pler* « binis », *dupla* « binās », en face de lat. *duplus*, *tu plak* (acc. sing. n.) en face de *duplex*, *du-pursiu* « bipedibus » et dans le dérivé *duti* « iterum ». Hors de l'italique, on cite seulement lette *du-celes* « voitures à deux roues »; mais on ne voit pas comment s'expliquerait *du-* s'il n'est pas ancien; du reste, l'*-i-* de **dw-* n'est pas radical, non plus que celui de *tri-* (lat. *trēs*). Jules Bloch a fait remarquer que, dans l'Inde, on lit *dupada-* « bipède » chez Asoka et *dujihva-* « qui a deux langues », etc., en pali.

duouir (*duum-*), *-i* m. Le singulier est tiré du pluriel *duo uiri*; le doublet *duumuir*, de la forme de génitif *duum uirum*. On a dit d'abord *duum uirum arbitrātū* ou *iudiciō*, puis *duumuirī* et *duumuir*. Le procédé de formation s'est étendu aux désignations d'autres magistrats : *triumuir*, alors que Caton disait encore *si trium uirum sim* « si j'étais des très uiri »; *quinqueuir*, *decemuir*, etc. Cf., de même, *sexprimus*, *nōngentus* et gr. *δεκάπρωτος*, et Wackernagel, *Vorles*. I 90.

Dérivés : *duumuirātus*, *-ūs* m.; *duumuirālis*, *-iūs* (Cod. Théod.); *-uirālicius* (Inscr.).

duplex, *duplus* : v. *duo* et *plectō*.

dūracinus : v. *dūrus*.

dureō (*durgō*), *-ōnis* m. : 1° sorte de navire; 2° poisson de mer = *δούριον*, Isid., Orig. 19, 1, 10.

dureta, *-ae* f. : sorte de baignoire en bois. Mot espagnol d'après Suét., Aug. 82, 2; peut-être celtique. Le gr. *δουρτή* est loin.

dūreus, *-a*, *-um* : ligneus. Transcription de *δοῦραος*, cf. *dūrateus*, dans Lucr. 1, 476.

durgō, *-ōnis* m. : = dorcas (Itin. Anton.). Peut-être même mot que *durcō*.

dūriō, *-ōnis* m. : sorte de mime; joint à *turpiō* et à *sanniō* par Mar. Merc., Subn. 4, 3. De *dūrus* « à la tête dure », cf. *dūricorius*, ou de *Δουρίων*?

dūrō : v. *dūdum* et *dūrus*.

dūrus, *-a*, *-um* : dur. Sens physique et moral « dur au toucher » et « dur de cœur, à la tête dure ». Subst. n. *dūrum* (sc. *lignum*) « bois dur »; *dūra* pl. « duretés, épreuves ». Ancien, usuel. M. L. 2808; et celtique : ir. *dúr*, brit. *dur*.

Dérivés : *dūriter* (sans doute d'après *crūdēlīter*), ancien, usuel et classique; *dūrē*, rare et plus récent, cf. Thes. V¹ 2313, 11 sqq.; *dūritia* (*-iēs*), usuel, M. L. 2806; *dūritās* (rare, Cic.); *dūritiō* (archaïque); *dū-*

riusculus (très rare); *dūriōsus* : *perdūrāns* (Gloss.); *dūrēō*, *-rēscō* (tardifs); *dūrō*, *-ās* : durcir, endurcir. Sens transitif et absolu; cf. Lucr. 5, 1360, *atque opere duro durarent membra manusque*, en face de Vg., B. 6. 35, *tum durare solum et discludere Nerea ponto/coepit*.

Ce dénominateur de *dūrus* doit être, à l'origine, différencié de *dūrō* « je dure », qui semble appartenir à la même racine que *dū-* que l'on a dans *dū-dum*. Mais la parenté des concepts « dur » et « qui dure » a dû favoriser la confusion; souvent *dūrāre* « durer » s'oppose à des mots indiquant la liquéfaction, la putréfaction : cf. Lucr. 3, 337, *[corpus] neque post mortem durare uidetur*, en face de 342, *[artus] pereunt... conqueputrescunt*, etc. C'est au sens de « durer » que se rattache des emplois comme Plt., Mi. 1249, *durare nequeo/quin eam intro*, et le sens de « endurer », e. g. Vg., Ae. 8, 577, *patior quemuis durare laborem*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 2805. Germanique : v. sax. **dūrōn* « durer ».

A *dūrō* se rattachent : *dūrābilis*, *-bilūtas* (époque impériale); *dūrāmen* (Lucr.); *dūrāmentum* « vieux bois de la vigne » et « callosité » (Mul. Chir.); *dūrētum* (Gloss., cf. *apretum*); **dūranīō* « durillon » M. L. 2804 et *dūrāniolus*?; *edūrus* : très dur (Vg.); *edūrō*, *-rēscō*; *indūrō*, *indūrēscō* (époque impériale), cf. M. L. 4386 et 4387; *obdūrō*, M. L. 6011 (et **abdūrō*), *obdūrēscō*, *obdūrēfaciō*; *per-*

dūrō; *dūracinus*? : qui a la chair adhérente au noyau, dur. Épithète appliquée à certains fruits (*cerasea*, *persica*, *ūua*). Les Latins y voyaient un composé de *dūrus* + *acinus* et ce serait une traduction de *σκληρόσαρκος*, *-κοκκος*, cf. *dūricorius* (Cloat.); l'explication par nom de la ville *Dyrrachium* (ancien **Duracium*), cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 232 sqq., est peu vraisemblable. Ancien (Caton); M. L. 2803. Autres composés : *dūribarbus*, *-bis* (Vindic.), *dūribuccius* (Gloss. Ansil.), *dūricors*, *-cordius*, *-cordia* (tous tardifs, langue de l'Église, cf. *σκληροκόρδιος*), *dūricorius*, *dūripēs* (= *σκληρόπους*) (Gloss.). — Sur *obdūrāre* « boucher », dû peut-être à une confusion tardive avec *obturāre*, v. Niedermann, *Emerita* XII (1944), p. 74.

Pour *grīdūrius*, v. *ōs*.

Aucune étymologie sûre. Osthoff, *Et. Parerga*, 111 sqq., a supposé une forme dissimilée de **dūrōsus* et rapproché skr. *dārundh* « rude, fort », ir. *drōn* « solide », lit. *drūtas* « fort, solide », gr. *δρῶν* *ἰσχυρόν*, *Ἄργεϊοι*, Hes., et *δρῦς* « arbre, chêne » (v. Benveniste, *Word*, 10 (1954), p. 258). Pas d'autre exemple de cette dissimilation peu vraisemblable.

dusius : *daemon immundus, incubus*. Gaulois, d'après St Aug., Ciu. D. 15, 23; Isid. 8, 11, 103.

dux : v. *dūcō*.